

VII

MAZO  
DE LA ROCHE

*Jalna*

LA SAGA DES WHITEOAK



J'AI  
LU

La Canadienne Mazo de la Roche (1879-1961) a écrit romans, nouvelles et pièces de théâtre.

Elle connut une immense renommée avec la saga des Whiteoak, best-seller mondial depuis les années 1930, qui raconte, en seize romans et à travers quatre générations, cent années de l'histoire d'une famille à la tête de la grande propriété agricole de Jalna.

L'arbre généalogique de la famille Whiteoak est disponible à la fin de l'ouvrage.

Jalna

La saga des Whiteoak

Volume 7

DU MÊME AUTEUR  
AUX ÉDITIONS J'AI LU

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 1 (comprenant *La naissance de Jalna* et *Matins à Jalna*), n° 13692.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 2 (comprenant *Mary Wakefield* et *Jeunesse de Renny*), n° 13693.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 3 (comprenant *L'héritage des Whiteoak* et *Les frères Whiteoak*), n° 13739.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 4 (comprenant *Jalna* et *Les Whiteoak de Jalna*), n° 13740.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 5 (comprenant *Finch Whiteoak* et *Le maître de Jalna*), n° 13816.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 6 (comprenant *La moisson de Jalna* et *Le destin de Wakefield*), n° 13817.

*Jalna, La saga des Whiteoak*, volume 8 (comprenant *Les sortilèges de Jalna* et *Le centenaire de Jalna*), n° 13888.

# MAZO DE LA ROCHE

Jalna

La saga des Whiteoak

---

Retour à Jalna  
La fille de Renny

---

ROMANS



*Return to Jalna* (Retour à Jalna)

© Mazo de la Roche, 1946

*Renny's Daughter* (La fille de Renny)

© Mazo de la Roche, 1951

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE

© 1990, Presses de la Cité

© 2000, 2010, 2021, Omnibus, Les Presses de la Cité,  
pour la présente édition

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Retour à Jalna

Traduit de l'anglais (Canada)  
par G. Lalande,  
révisée par Arlette Rosenblum



*Pour Betty et Daniel Macmillan  
en toute amitié*



## Le retour du jeune Maurice

Il y avait plus de quatre ans que Maurice Whiteoak avait quitté son pays natal et aujourd'hui il se trouvait de nouveau à l'intérieur de ses frontières. Il avait toutefois fait la traversée d'Halifax à Cobh sur un paquebot. Il était revenu en avion et sur un bateau de guerre, en passant par le Portugal et New York. Il souriait en songeant à la façon dont ces quatre années en Irlande l'avaient transformé. Il n'était plus, se disait-il, la même personne que l'enfant de treize ans qui était parti vivre chez cousin Dermot. Qu'il était timide alors ! Il tremblait de tous ses membres tout en attendant avec la bonne dans le hall, pendant que le vieux Dermot Court s'entretenait avec Wright à qui Maurice avait été confié. Lorsque Wright était sorti de la pièce, il avait fait un clin d'œil à Maurice en passant et avait murmuré :

— J'espère que le vieux bonhomme vous plaira plus qu'à moi.

Maurice avait pénétré lentement mais d'un pas ferme dans le salon où Dermot l'attendait. Dermot lui avait paru très vieux, assis dans le fauteuil à haut dossier, cependant il l'avait accueilli d'une voix forte et lui avait donné une

poignée de main énergique. Maurice se rappelait nettement les premières paroles qu'ils avaient échangées.

— Comment allez-vous ? avait dit Dermot.

— Très bien, merci, monsieur, avait-il répondu.

Et la conversation s'était poursuivie :

— Il paraît que vous avez eu le mal de mer pendant la traversée.

— Un peu. Après, cela a très bien été.

Dermot l'avait alors regardé attentivement et avait demandé :

— Pensez-vous que vous supporterez de rester quelque temps chez moi ?

— Oui, j'en suis sûr.

Il avait remarqué lui-même à quel point sa propre voix était faible et tremblante.

— N'oubliez pas, avait continué Dermot, que, si je ne vous plais pas, vous serez libre de repartir chez vous quand vous voudrez.

— C'est ce que maman m'a dit.

— Mais j'ajouterai ceci en ma faveur, je n'ai pas un caractère difficile. On ne pourrait pas en dire autant de tous les Court, savez-vous ?

— C'est ce qu'on m'a raconté.

Dermot Court avait ri.

— Votre arrière-grand-mère entre autres. Il est vrai que vous ne pouvez pas vous en souvenir.

Maurice avait eu terriblement le mal du pays durant cette première nuit en Irlande, mais le lendemain avait été chaud et ensoleillé ; Dermot lui avait montré les pelouses unies comme des greens de golf, les ifs taillés en silhouettes fantaisistes, la maison des gardiens enfouie sous le lierre, le grand pré où paissaient les juments et leurs poulains. Plus tard Maurice était parti tout seul, avait traversé des champs d'un vert bleuté

et gravi une colline d'où l'on apercevait la mer. Tout cela était bien différent de son pays.

Jalna lui avait semblé jusque-là très vieux. Il y avait près de quatre-vingt-dix ans que la maison était construite, mais ici quatre-vingt-dix ans ce n'était rien. Ces chênes nouveaux dataient sûrement des Druides. Chez lui il avait été l'aîné de trois petits garçons. Son père avait été sévère avec lui. Chez cousin Dermot il devint l'enfant chéri autour duquel tournait toute la maison et, de l'avis unanime, l'idole du vieux monsieur.

À la fin de ce premier été en Irlande la guerre avait éclaté. Elle durait maintenant depuis quatre ans. Malgré toutes les lettres qu'il recevait de chez lui, Maurice s'était senti très loin de la guerre, aussi loin que s'en sentait cousin Dermot. Même quand son père et ses oncles eurent traversé l'Atlantique pour aller se battre, même lorsqu'il eut appris que son père était prisonnier en Allemagne, il s'était senti étranger à la guerre et avait continué à mener la même vie tranquille entre son précepteur et le vieillard.

Maintenant Dermot Court était mort et le jeune Maurice Whiteoak sur le chemin du retour.

De nouveau il songea à la transformation accomplie en lui. Il était parti sous la protection de Wright, ne faisant que ce que Wright lui disait de faire ; il revenait tout seul en faisant exactement ce qui lui plaisait. Il avait quitté sa maison habillé en petit garçon. Il revenait avec des vêtements d'homme. Il s'efforçait d'éprouver le détachement du voyageur blasé, de l'homme qui est allé à l'étranger et n'ignore rien de la vie. Mais, à mesure que le train se rapprochait de la ville, un frisson le parcourut et sa bouche devint brusquement sèche. Qui trouverait-il à la gare

au-devant de lui ? Pas son père, car son père était toujours prisonnier en Allemagne. Peut-être sa mère serait venue ! En pensant à elle son cœur se mit à battre plus vite. Il sautait dans sa poitrine comme un objet indépendant, emprisonné là. Le visage de sa mère apparut à Maurice tel qu'il l'avait vu au moment où ils s'étaient quittés voilà plus de quatre ans. Elle tenait ses bras collés à son corps comme pour les empêcher de toutes ses forces de s'accrocher à son fils, mais ses yeux s'étaient attachés à lui pleins d'angoisse. Elle avait eu peur de ne jamais le revoir. Aujourd'hui il éprouvait un sentiment aigu de jalousie en songeant que ses frères avaient été près d'elle durant toutes ces années et lui très loin. Il était presque un étranger.

Il regarda par la portière les champs roussis par la sécheresse de cette fin d'été, les clôtures de fil de fer et les vilaines petites maisons des faubourgs. Le train allait arriver. Les gens commençaient à rassembler leurs affaires. Deux officiers assis en face de lui se levèrent droits et raides. Maurice pensa à ses oncles et se figura qu'ils devaient avoir la même allure. Et son père dans son camp de prisonniers ! Il l'imaginait dans un vieil uniforme presque en loques, les cheveux en désordre mais le visage toujours coloré et autoritaire. Il éprouvait un sentiment de soulagement, qu'il se reprochait, à l'idée que son père ne serait pas à la maison pour son arrivée. Il se rappelait les yeux de son père et le pouvoir qu'avait son regard de vous faire trembler. Son retour chez lui serait plus facile avec la seule présence de sa mère et de ses frères.

Tout en songeant il s'était levé machinalement et se dirigeait lentement vers la porte du

wagon avec les autres voyageurs. Des souvenirs troublants l'assaillaient en foule. C'est presque à contrecœur qu'il descendit du train. Mais il se trouvait maintenant sur le quai entouré de gens qui se battaient pour obtenir un porteur. Il y en avait très peu et ils étaient presque écrasés sous les bagages. Il réussit à la fin à s'en procurer un. Il fut l'un des derniers à sortir. Il regardait s'il voyait sa mère avec la crainte soudaine de ne pas la reconnaître.

Cette inquiétude était vaine. Il se trouvait dans ses bras avant même de l'avoir vue. Elle avait jailli de la foule qui attendait et avait couru droit vers lui.

— Mooey, disait-elle, oh ! Mooey chéri, comme tu as grandi !

Elle retenait ses larmes et ses yeux restaient secs mais elles étaient dans sa voix.

Il lui mit son bras autour de la taille et étroitement enlacés ils avancèrent tous les deux. « Mooey ! » On ne lui avait plus donné ce petit nom d'amitié depuis quatre ans. Au lieu de rapprocher sa mère de lui cela la rejetait dans une vie à demi oubliée. Il n'osait pas regarder son visage.

— J'ai la voiture, disait-elle d'une voix un peu entrecoupée. Ce sont tes bagages ? Mais Mooey, tu es presque un homme ! Ce voyage tout seul – avec toutes ces affaires ! Oh ! dire que te voilà revenu ! C'est à peine si je peux y croire !

Elle était plus petite qu'il ne s'y attendait. Il se rappelait qu'autrefois il levait la tête pour la regarder. Maintenant c'était l'inverse. Le chagrin de la séparation leur gâchait la joie de se retrouver. Même pendant qu'ils marchaient tout près l'un de l'autre ils avaient l'impression

qu'ils allaient se trouver brusquement désunis de nouveau. Ils avançaient lentement dans la gare encombrée d'hommes en uniforme.

— Combien faut-il que je donne au porteur ? demanda Maurice en montrant quelques pièces d'argent dans le creux de sa main.

Elle en prit une qu'elle donna à l'homme. Les bagages étaient chargés dans l'auto. Le soleil matinal se reflétait éblouissant sur la surface claire du trottoir. Pheasant dit :

— Monte, chéri. Partons d'ici. Allons à un endroit où nous pourrons parler.

Il s'installa et sa mère mit la voiture en marche. Sa mère avait changé, se disait Maurice, elle semblait habituée à se débrouiller toute seule, à agir à son idée. Elle portait un drôle de petit béret noir et avait une bonne couche de rouge à lèvres. Dieu sait pourquoi, cela ne lui plut guère. Il aurait aimé que tout fût exactement comme avant son départ pour l'Irlande.

Ils parlèrent peu jusqu'au moment où ils se trouvèrent sur la route plus tranquille qui longeait le lac. De petites vagues brillantes faisaient frémir la surface du lac et l'air était frais. Elle lui posait des questions sur son voyage en s'efforçant de garder un ton calme, de conduire attentivement et pourtant c'est à peine si elle se sentait en état de conduire ce matin. Elle avait peu dormi la nuit précédente et ses nerfs étaient à vif. Elle n'osait pas regarder Maurice.

— Comment vont Nook et Philippe ? demanda-t-il. Je pensais qu'ils viendraient aussi.

— Ils en avaient envie mais je n'ai pas voulu. Je voulais t'avoir pour moi toute seule au commencement. C'était très égoïste de ma part. Es-tu déçu ?

— Oh ! non. Je pense qu'ils ont beaucoup grandi.

— D'une façon effrayante. Mais surtout Philippe. Il est presque aussi grand que Nook et pèse plus lourd. C'est très désagréable pour Nook.

Elle se mit à parler avec un peu de précipitation des méfaits de Philippe. Elle ne dit pas un mot du père de Maurice. Pourtant celui-ci dit :

— La maison doit paraître bizarre sans papa. J'ai peine à me l'imaginer.

Elle inclina affirmativement la tête, les lèvres serrées au point de ne plus former qu'une ligne mince. Puis elle dit :

— Tu sais, nous avons – moi et les garçons – habité à Jalna pendant un certain temps, mais cela n'a pas marché. Les enfants étaient tellement bruyants – surtout Philippe – que j'ai été contente de pouvoir me débarrasser de mes locataires et de me retrouver chez moi. Mooey, cela va être merveilleux de t'avoir avec nous !

Maurice sourit mais il se demandait s'il se sentirait jamais chez lui au Canada maintenant. Ces quatre ans et demi passés en Irlande dans la maison de cousin Dermot dressaient une barrière de plus d'un millier de jours de soleil voilé, de pluie fine, de plus d'un millier de nuits – il y avait certainement eu près de deux mille jours et nuits dans cette grande demeure paisible où lui et le vieillard avaient été si heureux ensemble. Cette vie tranquille avait convenu à Maurice. Même son désir de voir sa mère s'était à la longue atténué. Maintenant qu'il se retrouvait avec elle, il avait une impression étrange, presque un sentiment d'avoir été dépossédé, comme s'il prenait conscience que l'enfant qu'il avait été autrefois avait disparu et pour toujours. Dans sa mémoire,

il considérait les deux passés de sa vie, séparés tellement complètement par l'océan et par la guerre qu'ils faisaient de lui deux personnes. Sa mère ignorait tout de sa vie en Irlande. Il n'avait personne à qui en parler. En cette minute de son retour il éprouva un sentiment de profonde solitude.

Ils se trouvaient maintenant dans la campagne, au milieu des champs. L'air avait une odeur stimulante de plantes sèches grillées par le soleil, et de lointaine fumée de bois. Il se remémorait les chênes couverts de mousse du parc de cousin Dermot, les grasses prairies humides, les haies fleuries, les saules étêtés – mais cousin Dermot était mort, et le domaine lui appartenait. Il se demandait si sa mère se rendait compte que cette propriété dans le comté de Meath était maintenant à lui.

Pheasant continuait à bavarder en s'efforçant de rendre faciles ces moments où elle et son fils se retrouvaient. En le voyant si grand elle avait tout à coup l'impression d'être une femme mûre. Évidemment elle avait trente-sept ans mais elle se sentait encore une toute jeune femme. Ni l'un ni l'autre ne parlait plus quand l'auto fila enfin le long de la paisible route vicinale et tourna devant la grille où attendaient deux petits garçons postés de chaque côté. Ils ne bougeaient pas mais on les sentait prêts à bondir à l'instant même.

— Nous voilà ! cria Pheasant. Voilà votre grand frère !

L'auto s'arrêta et elle et Maurice en descendirent.

Quelle différence entre lui et ses frères ! Eux n'étaient que des enfants. Maurice avait un air posé, des manières raffinées acquises au contact de cousin Dermot durant ces années

de profonde intimité. Oh ! songer qu'elle avait dû se séparer de son fils – perdre toutes ces années de sa vie ! Elle aurait beau faire, rien ne le lui ramènerait complètement. Il était en partie un étranger et le resterait toujours. Le fait qu'il héritait de la fortune de cousin Dermot ne compensait pas cette perte, cela la rendait en quelque sorte plus irréparable. Maurice ne dépendait plus d'elle ni de Piers. Il n'avait pas besoin d'eux. Il avait appris à se passer d'eux. Mais elle dit gaiement :

— Le voilà ! Allons, embrassez-vous bien fort.

Elle ajoutait ces derniers mots parce que les frères restaient debout à se regarder timidement sans parler. Maurice alors donna gravement une poignée de main à chacun de ses frères qu'ils lui rendirent avec la même gravité. « On dirait de vieux messieurs qu'on présente les uns aux autres ! » se dit Pheasant, et elle s'écria :

— Quel teint merveilleux tu as, Mooey ! Toi qui étais si pâle. Tu as un teint de lis et de rose. Nous avons l'air de sauvages à côté de toi, n'est-ce pas, les enfants ?

Il est certain qu'après tout un été sous l'ardeur du soleil canadien, elle et ses deux plus jeunes fils étaient extrêmement bronzés. Les bras et les jambes des garçons étaient aussi bruns que leur visage. Maurice avec son teint de lait, le rose de ses joues qui contrastait avec ses cheveux sombres qu'il tenait de Pheasant, avait l'air d'une fleur de jardin à côté de deux vigoureuses petites plantes sauvages. Leurs cheveux blonds étaient décolorés au point d'être blancs, le soleil brûlant les avait desséchés, on aurait dit de la paille. Les cheveux de Maurice étaient brillants et ondulaient légèrement. Il avait un

aspect soigné. Eux paraissaient revenus à l'état primitif.

— C'est sans doute le climat, répondit Maurice. Nous avons beaucoup d'humidité, voyez-vous.

Nous ! Il s'identifiait à l'Irlande. Mais pourquoi pas ? C'était naturel, il y avait passé les années les plus marquantes de sa jeunesse. Seulement cela faisait de la peine à Pheasant, cela lui faisait vraiment de la peine. Elle dit :

— Maintenant, entrons prendre quelque chose. Tu dois mourir de faim. Est-ce que la maison te paraît familière ?

Elle lui paraissait familière comme le souvenir d'un rêve peut sembler familier, mais si petite, à demi cachée par les lilas et les seringas. Il revit la façade imposante de Glengorman. Cette petite maison, construite il y avait près de quatre-vingts ans par un officier de marine en retraite et baptisée par lui *The Morrings*<sup>1</sup>, on aurait pu la poser dans un coin de Glengorman sans que personne la remarque !

Il répondit poliment :

— Tout à fait.

— Et moi ? demanda Pheasant avec anxiété.

— Oh ! oui.

— Maintenant, Nook et Philippe, aidez Mooey à monter ses affaires. Ta chambre t'attend – telle que tu l'as quittée. Je vais faire du café.

Elle se précipita dans la maison. Les deux petits garçons s'emparèrent des bagages à main de Maurice. Ils montèrent à grand fracas l'escalier étroit et les posèrent par terre dans la chambre en les laissant tomber bruyamment. Maurice regarda autour de lui. Rien n'était

---

1. *The Morrings* : le mouillage.

changé sauf que la pièce paraissait plus petite. Voilà le petit lit où il avait dormi aussi loin que remontaient ses souvenirs ! Il pensa à la nuit où on lui avait parlé pour la première fois du projet de voyage en Irlande. Il était en pyjama et venait juste de s'agenouiller pour dire sa prière. La voix de son père était montée du hall. « Mooey, descends ! »

Il avait eu peur et s'était demandé quel méfait il avait commis. Il s'était vite relevé puis plus lentement, avec une certaine hésitation, il était allé jusqu'en haut de l'escalier. Il avait vu son père debout en bas qui l'attendait le visage levé, son corps vigoureux bien droit. Mais il ne semblait pas fâché. Quand Maurice avait atteint la dernière marche, son père lui avait mis son bras sur les épaules et l'avait emmené dans le salon. Son oncle Renny était là. Les trois grandes personnes avaient d'étranges sourires contraints. Puis oncle Renny qui venait de rentrer d'Irlande lui avait expliqué que le vieux cousin Dermot vivait tout seul, qu'il aimait les petits garçons et avait envie que Mooey vienne faire un séjour chez lui. À la seule idée de quitter sa maison Maurice avait été terrifié. Il n'avait encore jamais été séparé de sa mère.

— Réveille-toi, avait dit son père, et dis-nous ce que tu penses de ce projet. Remarque que tu n'es pas obligé de partir si tu n'en as pas vraiment envie.

— Combien de temps resterai-je ? avait-il demandé.

Oncle Renny avait répondu :

— Longtemps ou peu de temps, exactement comme tu voudras.

Sa mère s'était écriée en le voyant rester silencieux de stupéfaction :

— Tu ne veux pas y aller, n'est-ce pas, Mooey ?  
Et ses yeux le suppliaient.

L'idée de la quitter était affreuse mais que ce serait donc merveilleux de quitter l'école qu'il détestait, d'être libéré de l'obligation de monter des chevaux dont il avait peur, d'aider à dresser des poneys de polo, sous le regard critique de son père, en faisant semblant d'aimer monter à cheval alors que même les chevaux étaient conscients de sa peur et en profitaient outrageusement. Et cela n'irait jamais mieux, cela ne ferait qu'empirer avec les années.

C'était un nuage qui assombrissait perpétuellement sa vie.

Oncle Renny l'avait emmené dans la salle à manger et, une fois seul avec lui, avait dit :

— Maintenant demande-moi ce que tu as envie de savoir.

Maurice avait tortillé ses doigts et murmuré :

— Oncle Renny, voudrez-vous ne pas répéter à papa la question que je vais vous poser ?

— Je le jure, lui avait-on répondu.

— Eh bien, avait-il lancé d'un seul trait, je voudrais savoir s'il faudra que je suive les chasses et que je dresse des poneys de polo.

Oncle Renny l'avait rassuré. Il ferait exactement ce qui lui plairait, il pourrait ne pas monter une seule fois à cheval durant tout son séjour s'il n'en avait pas envie.

Alors Maurice avait dit :

— Entendu, j'irai. Dites-le à papa.

Et il avait remonté l'escalier en courant et était rentré dans sa chambre. Comme tout cela paraissait loin maintenant, presque un rêve.

Mais il gardait le souvenir terriblement précis de ce qui s'était passé entre ses parents après le départ d'oncle Renny. Ils venaient de refermer la porte d'entrée derrière ce dernier. Maurice avait entendu son père dire d'une voix où perçait l'exaspération :

— Je ne veux pas que tu croies un instant que je le pousse à partir. Je ne veux pas me séparer de Mooey – sinon pour quelque temps. Mais, à ton air, on dirait que tu renonces à lui pour toujours.

Alors la voix de sa mère, une voix enrouée par les larmes, avait répondu :

— C'est ce que je fais, je le sais ! Et autre chose – tu n'aimes pas Mooey ! Tu ne l'as jamais aimé !

Oui, elle avait dit cela, sa voix était montée claire et distincte jusqu'à lui, tout frissonnant dans son pyjama.

Il y avait eu un instant de silence puis son père avait presque crié :

— Ce n'est pas vrai ! Je ne le laisserai pas partir ! Je vais tout de suite lui dire qu'il ne partira pas !

Il avait commencé à monter l'escalier en courant mais elle l'avait rattrapé et retenu. Elle avait éclaté en sanglots et dit :

— Je ne voulais pas dire cela, Piers ! Je ne sais pas ce qui m'a fait dire une chose pareille. Je veux qu'il aille chez cousin Dermot. Je sais qu'il y sera très heureux, le pauvre petit !

Ils étaient redescendus et lui s'était couché.

Maintenant il se trouvait de nouveau dans cette chambre. Nook et Philippe le regardaient. Nook demanda poliment :

— Est-ce que nous montons ta malle ?

— Oui, approuva Maurice, nous ferions mieux de la monter.

Ils descendirent tous l'escalier en courant, sortirent la malle-cabine de l'arrière de l'auto et la portèrent dans la chambre de Maurice, non sans exclamations et soupirs de la part du petit garçon.

Puis Maurice circula de long en large dans la pièce en regardant toutes ces choses qui lui étaient si étrangement familières.

La voix de Pheasant monta d'en bas :

— Lavez-vous les mains, mes enfants, et descendez vite.

On sentait l'odeur du bacon en train de frire.

Nook et Philippe restèrent respectueusement dans l'embrasure de la porte de la salle de bains à regarder leur frère se laver. Maurice ne savait pas quoi leur dire. Il n'avait pas l'habitude des petits garçons. Ils descendirent sans agitation.

— Maintenant, dit Pheasant quand ils furent autour de la table, tu vas prendre la place de papa, Mooey. C'est toi l'homme de la famille, jusqu'à ce qu'il revienne.

Comme la salle à manger était jolie, songeait Maurice, avec ses rideaux clairs, le soleil qui entrait, la jolie nappe et le bouquet de soucis ! Il y avait du bacon et un œuf pour Pheasant et chacun des petits garçons, mais deux œufs pour Maurice. Nook et Philippe le considérèrent avec respect. C'était un homme.

— Nook, ordonna Pheasant, redresse-toi et ne tiens pas ta fourchette comme une truelle. Je me demande où tu peux prendre des manières pareilles. Regarde donc Mooey ! Il ne se tient pas comme cela et ne mange pas de cette façon-là.

Nook se redressa immédiatement mais ce ne fut que lorsque Pheasant eut lancé un regard sévère à Philippe que celui-ci obéit.

— Après le petit déjeuner, continua-t-elle, je t'emmènerai voir tante Meg et ensuite nous irons à Jalna. Oh ! Mooey, c'est tellement merveilleux de t'avoir ici ! Et pense à ce que ce sera quand papa sera revenu ! J'ai peine à imaginer ce bonheur.

Philippe déclara :

— Papa n'a qu'une...

— Pas maintenant, Philippe. Mange ta tartine. Passe-lui la confiture, Nook.

Pheasant n'avait pas faim. Elle parlait avec vivacité et ne quittait pas des yeux Maurice assis en face d'elle. Elle ne pouvait pas se détendre.

— Quelle peine nous avons eu à faire marcher Jalna pour ainsi dire sans aucune aide ! Dans la maison il ne restait que Mrs. Wragge et cet escalier du sous-sol la tue ; elle est plus grosse que jamais ! Et les deux vieux oncles ont besoin qu'on s'occupe d'eux sans cesse. Il y a encore les trois enfants qui doivent être prêts pour partir en classe. Tu verras Adeline, Mooey. Elle est ravissante... Pauvre Alayne ! Rien qu'avec la maison elle aurait déjà assez à faire, mais il y a les écuries – encore douze chevaux – le bétail, vaches, porcs, moutons et les volailles ! Sans Wright je ne sais pas ce que nous serions devenus. Et je ne parle pas des champs et des fruits. J'ai travaillé comme une paysanne et je crois que cela se voit.

Elle le regarda avec un peu d'anxiété par-dessus la table.

— Vous êtes toujours charmante, répondit Maurice avec un petit salut tout à fait dans le style de Dermot Court.

— Oh ! comme c'est gentil à toi de dire cela, Mooey !

Elle se leva d'un bond et courut le serrer dans ses bras. Oh ! presser de nouveau contre sa poitrine la tête brune de son premier-né !

Maurice entoura sa mère de ses deux bras.

Quand ils eurent débarrassé la table du petit déjeuner – Maurice, chargé d'une pile branlante de vaisselle, repensait à l'étiquette des repas à Glengorman, au maître d'hôtel aux cheveux blancs et à sa façon de faire, même du petit déjeuner, une véritable cérémonie –, Pheasant l'emmena dans le salon et ferma la porte.

— Il y a quelque chose qu'il faut que je te dise – elle parlait d'une voix étouffée – au sujet de papa.

— Oui.

Il la regardait inquiet.

Elle lui prit la main et la garda :

— Oh ! Mooey, il a perdu une jambe. Je ne te l'ai jamais écrit. Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas t'apprendre cela quand tu étais si loin de la maison.

Elle avait les yeux pleins de larmes.

Maurice ne savait pas ce qu'on attendait de lui. Pleurer ? Pâlis ? Son père avait perdu une jambe. C'était une catastrophe. Mais tellement lointaine. Il se rappelait Piers planté sur deux jambes vigoureuses, si solidement, ce n'aurait pas été facile de le faire tomber. Et maintenant il n'en avait plus qu'une ! Maurice dit à mi-voix :

— C'est sans doute arrivé il y a plusieurs années... quand il a été fait prisonnier.

— Oui... Oh ! cela m'a désespérée... Maintenant je me suis forcément habituée à cette idée... Mais pour toi c'est nouveau, chéri.

Elle le prit dans ses bras. Il murmura contre l'épaule de sa mère :

— Je suis désolé.

Elle poussa un profond soupir.

— Eh bien, nous ferons tout ce que nous pourrions pour le lui faire oublier quand il reviendra.

— Oui. Est-ce qu'il va bien ?

— Je crois.

Ils se séparèrent et le regard de Maurice se dirigea vers la fenêtre ouverte.

— Nous allons partir maintenant, dit Pheasant.

Puis elle hésita et ajouta :

— Cela va te paraître bizarre de ne pas voir oncle Maurice à Vaughanland. Ta pauvre tante Meg et Patience y sont toutes seules maintenant. Quand tu verras tante Meg, montre de la sympathie mais ne sois pas triste.

— Oui, répondit Maurice avec déférence.

Il n'avait pas été très ému quand on lui avait appris voilà plus d'un an la mort de Maurice Vaughan, le père de sa mère. Les enfants de Pheasant l'avaient toujours appelé « oncle Maurice » parce qu'il avait épousé leur tante Meg. Il n'avait jamais eu le moins du monde l'air d'un grand-père.

— Cela a été très triste, continua Pheasant. Il a été malade si peu de temps. Son cœur, tu te souviens.

— Oui, je m'en souviens.

Mais il avait oublié.

— Tante Meg a été très courageuse.

— Oui, elle a dû être courageuse.

— Maintenant, partons !

Pheasant parlait gaiement.

Maurice se disait : « Je suis content que ce soit fini. » Il demanda :

— Est-ce que nous ne pourrions pas commencer par Jalna ? J'aimerais voir Adeline.

— Non. Cela ferait de la peine à tante Meg. Nook et Philippe vont vouloir venir. Oh ! Mooey, j'espère bien que tu vas avoir un peu d'influence sur Philippe ! Il m'échappe complètement. Il n'y a personne ici qui puisse le faire obéir.

À ce moment-là les deux petits garçons arrivèrent en courant. Philippe à dix ans n'avait pas l'air commode. Il paraissait courageux et volontaire ; tandis que Nook avec ses doux yeux couleur d'ambre et sa bouche expressive semblait réservé et timide. Pheasant les considérait tous les trois.

— Vous ne vous ressemblez pas du tout, déclara-t-elle. Toi, Mooey, tu me ressembles, je crois. Philippe est le portrait de son père. Et quant à toi, Nooky – elle passa son bras autour du petit garçon –, tu es toi.

Assis maintenant dans l'auto, ils traversaient des champs de chaume secs et des vergers aux pommiers couverts de fruits éclatants. « Et ceci est mon pays, songeait Maurice. Comme cela me paraît étrange ! Voici ma mère et voilà mes deux frères. Mon père a perdu une jambe et oncle Maurice est mort. C'est comme si nous étions un vitrail qu'on a brisé puis refait avec un dessin différent. »

Philippe voulait poser sa main sur le volant.

— Philippe, *veux-tu* finir ! Tu vas nous mettre dans le fossé, dit Pheasant mais en vain et finalement l'enfant garda sa main sur le volant.

— Vous voyez que je sais conduire aussi bien qu'un autre, déclara-t-il.

« Quelle voiture poussiéreuse ! se disait Maurice. Des vitres sales, des roues couvertes de boue séchée. Cousin Dermot aurait refusé de mettre les pieds dans une auto pareille. » Mais elle marchait bien. En quelques minutes ils

avaient atteint Vaughanland, la maison basse avec sa véranda blottie dans un creux, presque cachée au milieu de la verdure que touchaient déjà les tons jaunes de l'automne. Sur un massif de sauges rouges et de dahlias de toutes les couleurs se détachait une imposante personne vêtue d'une robe de cotonnade mauve.

Bien plus que sa mère et ses frères cette silhouette parut familière à Maurice. Les masses arrondies de feuillage formaient le cadre qui convenait à la majesté de Meg. Ses cheveux maintenant presque blancs faisaient ressortir son joli teint et le bleu clair de ses yeux. Elle serra Maurice contre sa poitrine et s'écria :

— Enfin revenu ! Comme tu as grandi, Mooey ! Oh ! que de tristes changements depuis ton départ ! Ton père prisonnier avec une jambe en moins, tes oncles partis de Jalna et ici notre deuil.

Et pourtant, malgré cette triste énumération, la vue de Meg était réconfortante. Avec elle Maurice ne se sentait pas malheureux comme avec sa mère.

À ce moment sa cousine Patience, une réplique mince de sa mère mais avec des yeux gris, fit son apparition. Maurice lui tendit la main mais Meg s'écria :

— Que de cérémonies ! Il faut vous embrasser. Quand on songe, Pheasant, qu'ils ont tous deux dix-sept ans – et, autant dire, pas de père !

— Mooey a un père, dit Pheasant avec violence. Il est probable que Piers reviendra dans très peu de temps. On parle d'un échange de prisonniers.

Maurice vit l'antagonisme qui opposait les deux femmes, alors, se tournant vers Patience, il dit :

— Comme tu as changé, Patience. Te voilà une femme.

— Tu ne parles plus de la même manière, dit Patience. Cousin Dermot a dû déteindre sur toi. Est-ce l'accent irlandais ?

— Grands dieux, non ! s'écria Meg. Un Irlandais distingué n'a pas d'accent.

— Tu vas sans doute mépriser nos habitudes, dit Patience avec un regard malicieux.

Maurice était embarrassé. Il ne put que répondre :

— Oh ! non, pas du tout.

— Et tu es riche aussi, continua-t-elle, nous qui sommes tous tellement pauvres.

Maurice était écarlate.

— Vraiment... mais non !

— Écoutez parler l'irlandais ! dit en riant Patience. « Vraiment... mais non ! »

Meg considérait Maurice d'un air pensif.

— Quel malheur, dit-elle, que tu n'entres en possession de cet argent qu'à vingt et un ans ! Tu pourrais l'utiliser de tant de façons dès maintenant.

— Oui, évidemment, je pourrais, admit Maurice encore plus embarrassé.

— N'est-ce pas curieux – Meg se tourna vers Pheasant – que la fortune de grand-mère ait été léguée à Finch, un garçon de dix-neuf ans, et celle de cousin Dermot à Mooey, un enfant de dix-sept ans ! Cela semble injuste.

— J'espère que l'argent de Mooey durera plus longtemps que celui de Finch, dit Pheasant. C'est honteux la façon dont la fortune de Finch a disparu.

— Honteux ! – Les yeux de Meg devinrent un peu saillants. – Que voulez-vous dire par *honteux* ? Je n'ai sûrement jamais...

Elle se souvint tout à coup que Finch avait remboursé l'hypothèque prise sur Vaughanland.

C'était en principe un prêt mais les intérêts avaient été payés de moins en moins régulièrement et à la fin tout à fait oubliés.

Meg acheva :

— Si Finch a fait quelque chose pour nous c'est parce qu'il en *avait envie*.

— Bien sûr, dit Pheasant, j'ai toujours trouvé que Finch se conduisait comme s'il avait envie de se débarrasser de tout ce que Gran lui avait laissé.

— Et maintenant, intervint Patience, le voilà débarrassé de sa femme.

— Avec toute sa fortune ! gémit Meg.

— J'ai peur, dit Pheasant, que Mooey ne nous trouve bien intéressés.

— Vous l'êtes peut-être, répliqua Meg, mais moi je ne songe qu'à l'intérêt de la famille comme je l'ai toujours fait et le ferai toujours.

Debout, bien plantée devant les somptueux feuillages de l'été finissant, Meg semblait l'incarnation même de la bienveillance et personne n'essaya de la contredire. Patience la considérait avec une tendresse un peu ironique ; Pheasant avec une irritation qu'elle s'efforçait de ne pas laisser voir ; Maurice avec admiration ; Nooky avec étonnement ; Philippe en se demandant si elle allait lui faire un cadeau. Elle lui donna un baiser en s'écriant :

— Il ressemble chaque jour davantage à Piers ! C'est le seul vrai Whiteoak de tous les enfants. Cette pauvre Alayne, je la plains avec son fils !

Pheasant soupira.

— Allons, dit-elle, il faut que nous partions. Les grands-oncles doivent être impatients de voir Mooey.

— Transmettez-leur mon affection à ces vieux chéris. Tu vas les trouver très changés, Mooey. Je

doute fort qu'ils vivent jusqu'à ce que tous mes frères soient revenus.

— Je ne trouve pas qu'ils aient beaucoup changé, dit Pheasant avec énergie. Je trouve même étonnant qu'ils aient si peu changé.

— Oui, étonnant pour quatre-vingt-dix ans. Tout à fait étonnant pour quatre-vingt-dix ans.

— Gran a bien vécu cent ans.

— Les hommes n'ont pas autant de résistance que les femmes. Seigneur, si un homme avait passé par les mêmes épreuves que moi, oh ! il n'y aurait pas survécu !

Cette fois encore personne ne la contredit.

En allant à Jalna, Pheasant s'écria :

— Elle a peut-être été très éprouvée mais... comme elle se dorlote ! Et Patience est exactement pareille. Elles ne font rien pour aider, même quand nous ne savons où donner de la tête à Jalna.

— Patience est une grosse paresseuse, déclara Philippe.

L'auto s'engageait dans la grande allée de Jalna encadrée de ses sapins noirs et serrés. Pour Maurice c'était moins une entrée qu'un rempart. Les arbres se dressaient pour cacher la maison, pour protéger la famille. Pas seulement les sapins mais le grand bouleau aux branches tombantes de la pelouse, les chênes, les érables. La vigne vierge, qui aurait bientôt quatre-vingt-dix ans, avait maintenant de la peine à trouver de l'espace libre pour s'étendre. De longues pousses formaient des festons au bord des gouttières et pendaient sous le porche, balancées par le moindre vent, paraissant dans leur avidité de trouver un soutien vouloir même s'accrocher aux humains qui passaient

au-dessous. Mais à un angle de la maison la vigne vierge avait été coupée pour permettre certaines réparations et, en cet endroit, les vieilles briques rose foncé apparaissaient et absorbaient avec délices la lumière du soleil. Deux vieux messieurs étaient assis dans des fauteuils près du bouleau. C'étaient les deux grands-oncles, Nicolas et Ernest Whiteoak. Nicolas avait une couverture de voyage écossaise sur les genoux. Il était un peu tassé dans son fauteuil et sa tête massive couverte d'une épaisse chevelure gris fer paraissait un peu trop forte pour son corps qui, durant les quatre dernières années, les années de guerre, s'était considérablement affaissé. Mais, bien que courbées, ses épaules étaient encore larges, son visage, grâce à sa belle et vigoureuse ossature, restait remarquable et ses mains qu'il avait héritées de sa mère, sa dernière vanité, semblaient les mains d'un homme beaucoup plus jeune. Sa voix aussi demeurait puissante comme le témoignait son appel :

— Hello, hello, hello. Mooey ! Viens embrasser ton vieil oncle ! Viens vite l'embrasser !

Or, c'étaient les termes qu'employait souvent sa mère, Adeline Whiteoak, tout à fait à la fin de sa vie et cela déplaisait à Ernest de les entendre dans la bouche de son frère. Nick se figurait-il donc qu'en répétant des expressions qui appartenaient si typiquement à sa mère il réussirait comme elle à atteindre sa centième année ? Ernest ne pouvait pas s'empêcher de se sentir agacé, mais c'est avec un aimable sourire qu'il tendit les deux mains à Maurice et murmura :

— Cher enfant, comme tu as grandi ! Et comme tu ressembles à ta mère malgré tes yeux bleus.

Nicolas continuait à appeler de sa voix grondeuse, employant toujours des phrases chères à la vieille Adeline :

— Amenez tous les garçons ici, Pheasant. J'aime avoir de la jeunesse autour de moi.

Ses grands-oncles avaient de multiples questions à poser à Maurice sur Dermot Court et surtout sur sa dernière maladie. Maurice ne pouvait évoquer ces moments sans une profonde tristesse et il aurait aimé n'être pas obligé d'en parler. Les trois garçons s'étaient laissés choir dans l'herbe mais Pheasant était restée debout. Soudain elle regarda son bracelet-montre en s'écriant :

— Comme le temps passe ! Et moi qui ai près de cinquante paniers de pommes hâtives à trier et à emballer. Vous, les deux petits, vous allez venir m'aider. Mooey, quand les oncles auront fini de parler avec toi, tu iras dans la maison voir tante Alayne et Adeline.

— Cette pelouse a bien besoin d'être tondue, remarqua Ernest. Je ne l'ai encore jamais vue dans un tel état. Quant à la pelouse du midi c'est une vraie prairie, il faudra la faucher avant de pouvoir passer la tondeuse. Je me demande si tu ne pourrais pas tondre cette pelouse-ci, Mooey ?

— Oh, oui, acquiesça Maurice d'un ton indécis.

Pheasant ajouta la note d'empressement qui manquait :

— Mais bien sûr qu'il va le faire... il en sera enchanté. Allons, venez, les enfants.

Nooky et Philippe se relevèrent et la suivirent en traînant les pieds. Il ne s'était pas écoulé un quart d'heure que Philippe venait rejoindre le groupe sur la pelouse.

— Je croyais que tu aidais ta mère, dit Nicolas d'un ton sévère.

— Je ne faisais rien de bien, répondit-il, et il s'étendit par terre.

À ce moment la porte d'entrée de la maison s'ouvrit et Adeline Whiteoak apparut sur le perron en culotte de cheval et chemise blanche. Elle hésita une seconde à la vue de Maurice puis descendit les marches en courant et vint jusqu'à lui.

— Hello ! dit-elle. Alors te voilà revenu.

Maurice prit la main qu'elle lui tendait.

— Mon cher enfant, embrasse ta cousine ! ordonna Ernest.

Les deux jeunes visages s'effleurèrent doucement : « Comme sa joue est ferme ! se dit Maurice. Et aussi douce que du satin. »

Nicolas et Ernest échangèrent un regard qui signifiait : « Quel joli couple ! »

— Maman a dû emmener Archer chez le docteur, dit Adeline, pour ses amygdales. Roma les a accompagnés parce qu'il lui fallait des chaussures neuves. Mais ils n'en ont pas pour longtemps. Es-tu content de te retrouver chez toi ?

— Oui, certainement, répondit poliment Maurice.

Ernest dit à Nicolas :

— Il a la véritable politesse irlandaise. Il parle comme Dermot.

— Tu es ici pour combien de temps ? demanda Adeline. Pour toujours ?

— Jusqu'à mes vingt et un ans.

— Es-tu content ?

— Oui, sûrement.

Quel drôle de garçon, songea-t-elle. On ne pouvait pas savoir s'il pensait ou non ce qu'il disait.

— Rags a du jus de raisin fait à la maison à nous offrir, continua-t-elle. Veux-tu venir en prendre un peu ?

— Avec plaisir, merci, répondit-il en s'inclinant légèrement.

— Et vous, les oncles, en voulez-vous ?

Elle se pencha vers eux avec sollicitude. Ils refusèrent en remerciant mais Philippe se leva d'un bond.

— Moi, j'en prendrai, dit-il.

— Attends qu'on te le propose, répliqua Adeline sévèrement.

Elle emmena Maurice dans la maison. Une bouteille ventrue pleine de jus de raisin et une assiette de petits gâteaux secs étaient posées sur la table de la salle à manger. À côté se tenait Wragge, le factotum. C'était un Anglais des faubourgs de Londres qui avait été l'ordonnance de Renny Whiteoak durant la Première Guerre mondiale. Il était revenu avec lui à Jalna, était devenu pour la famille un domestique dévoué bien que porté à la critique et son mariage avec la cuisinière avait encore resserré ses liens avec Jalna. Une seconde fois, il avait accompagné le maître de Jalna à la guerre, avait contribué à lui sauver la vie à Dunkerque et, un peu plus tard la même année, avait été lui-même si gravement blessé qu'en 1941 il avait été réformé et rendu à la vie civile. Sa femme, la cuisinière, avait toujours été grosse tandis que lui était maigre. Maintenant elle était énorme alors que la maigreur de son mari devenait squelettique. Son arthritisme la faisait considérablement souffrir et lui se ressentait pas mal de son ancienne blessure. Elle avait toujours eu un caractère vif, lui laissait couvrir son mécontentement puis éclatait brusquement. Maintenant tous deux s'emportaient à tout propos. Et pourtant elle rendait grâce à Dieu qu'il soit de nouveau dans la cuisine en sous-sol et il était

heureux chaque matin de retrouver à côté de lui en s'éveillant le corps volumineux de sa femme. Il le prenait dans ses bras et s'accrochait à lui comme un naufragé se cramponne à un radeau.

À eux deux ils faisaient la plus grande partie du travail de la maison, demeure fort peu pratique et où vivaient deux vieux messieurs habitués à être bien servis depuis leur plus tendre enfance, qui estimaient qu'on devait répondre rapidement à leurs coups de sonnette impératifs. À Alayne, la femme de Renny, incombait la tâche de faire les lits, d'essuyer la poussière, de faire partir en temps voulu les trois enfants en classe, d'entretenir, de raccommoder, d'obliger les petites filles à apporter leur contribution aux besognes ménagères, de surveiller leurs études.

Au début de la guerre, comme sa maison était louée, Pheasant et ses deux fils étaient venus vivre à Jalna. Sur le moment cela avait semblé un bon arrangement mais cela n'avait pas marché – deux femmes avec des idées différentes sur la façon de tenir une maison, trop d'enfants, trop de bruit pour les oncles. Au bout de six mois, les locataires de Pheasant partirent et elle fut heureuse de rentrer chez elle avec ses fils, tandis qu'à Jalna on poussait un soupir unanime de satisfaction.

Maintenant Wragge s'avavançait rayonnant pour accueillir le jeune Maurice.

— Soyez le bienvenu ici, monsieur. C'est un heureux jour pour la famille, monsieur. Pas seulement de vous voir revenir mais aussi de vous voir revenir avec une fortune.

Maurice lui serra la main, un peu embarrassé, et dit :

— Merci, Rags.

— Je me souviens du jour où vous êtes né comme si c'était hier, dit Wragge. Je me souviens de vous tout petit quand votre père vous promenait sur son épaule. Quel malheur pour votre père, n'est-ce pas, monsieur ?

— Oui, c'est un grand malheur.

— C'était un homme bien planté et avec une belle démarche – une allure militaire. Oh ! nous serons tout de même bien contents de le revoir en quelque état qu'il soit. La guerre est un enfer, c'est certain. Je ne suis plus l'homme que j'étais, Mr. Maurice. Vous l'avez peut-être remarqué.

— Vous paraissez avoir pas mal maigri, Rags.

— Maigri c'est peu dire ! Mais, avez-vous vu ma femme ? Elle pèse quatre-vingt-dix kilos. Je n'exagère pas.

Il versa du jus de raisin dans deux verres en déclarant :

— Nous sommes bien mal lotis ici en ce qui concerne les rafraîchissements, monsieur. Ce n'est plus comme autrefois. Évidemment les vieux messieurs possèdent une petite réserve pour leur usage personnel, mais ils la gardent jalousement. Ça, c'est du jus de raisin que ma femme a fait l'année dernière et il n'est pas mauvais, si je peux me permettre. Miss Adeline l'aime beaucoup. N'est-ce pas, mademoiselle ? Que pensez-vous de notre jeune demoiselle, monsieur ?

— Je trouve qu'elle a grandi.

Rags regarda Adeline avec idolâtrie.

— Grandi ! Mais on lui donnerait quinze ans et elle n'en a que treize ! Attendez encore un an et elle aura des amoureux – si ce n'est déjà fait. Je la soupçonne d'en avoir, si on savait tout.

Adeline souriait sans se troubler mais Maurice n'aimait pas la familiarité de cet homme. Elle

n'avait pas la même qualité que la familiarité des domestiques irlandais. En voyant Adeline debout sous le portrait de son arrière-grand-mère, son verre à la main, Maurice ressentit le désir de la protéger. Il y avait en elle quelque chose de nouveau qui émouvait sa virilité naissante. « Après tout, songeait-il, je suis presque un homme. Je suis le seul homme jeune à Jalna. Adeline a besoin qu'on s'occupe d'elle. »

— Un biscuit, monsieur ? proposa Rags en lui tendant l'assiette. Je parie que vous n'avez pas de biscuits comme ceux-là en Irlande.

— Non, merci. J'ai déjeuné très tard.

Rags s'écria :

— Allons, il faut que je m'en aille. J'ai promis à Mrs. Wragge de lui plumer deux poulets.

Il descendit précipitamment l'escalier du sous-sol et recommanda en s'en allant :

— Et ne buvez pas trop de ce jus de raisin, mademoiselle. C'est vraiment fort.

Restés seuls les deux cousins demeurèrent un instant silencieux. Adeline mangeait systématiquement les petits gâteaux l'un après l'autre. Puis Maurice demanda d'une voix nouvelle, plus intime :

— Aimes-tu ce type ?

— Oui, répondit-elle laconiquement. Pas toi ?

— Non, il ne me plaît pas. Je le trouve insolent.

— Oh ! Rags est très bien. Pratiquement c'est nous deux, lui et moi, qui faisons marcher cette maison.

Maurice ouvrit de grands yeux.

— Vraiment ?

— Eh bien quand nous voulons qu'une chose soit faite nous réussissons généralement à l'obtenir.

— Oh ! je vois.

— Jalna, continua-t-elle en avalant le dernier biscuit, tombe en ruine.

— Réellement ? Mais pourquoi ?

— Tout dans cette maison a besoin d'être réparé, le toit, les canalisations, tout. Et il n'y a pas d'argent pour faire faire les réparations. Mais à la ferme c'est encore pis. Nous n'avons plus qu'un ouvrier agricole et nous en avons d'habitude quatre. Wright est tout seul pour s'occuper des écuries. C'est Wright et moi qui faisons tout aux écuries. Sans nous elles n'existeraient plus.

— Tu dois avoir pas mal à faire ?

Elle hocha énergiquement la tête :

— Tu peux le dire. Tâte mes muscles.

Elle remonta la manche de sa chemise et fléchit son bras rond et bronzé pour faire saillir les muscles.

Maurice posa sa main sur le bras d'Adeline et appuya.

— Seigneur ! s'écria-t-il.

— Laisse-moi tâter les tiens.

Il recula.

— Non.

— Tu en as honte !

— Non, pas du tout.

— Je parie qu'ils sont aussi flasques que de la gélatine.

— Tâte-les donc.

Et il tendit son bras.

Elle mit sa main sur le biceps de Maurice et parut pétrifiée.

— Sapristi ! s'écria-t-elle. Tu ne prends donc aucun exercice !

— Oh ! je joue un peu au tennis et je marche pas mal.

Un sourire éclaira le visage d'Adeline et donna à sa beauté enfantine une expression presque sardonique. Elle dit :

— Tu prendras vite des muscles ici.

— Comment ? répondit Maurice sur la défensive, se disant qu'après tout, Adeline n'était pas aussi jolie qu'il l'avait d'abord cru.

— Oh ! en tapant sur les clous des caisses de pommes... en arrachant les pommes de terre... il y a trente-six manières. Tu n'aimes pas les chevaux, n'est-ce pas ?

— Je n'aime pas monter à cheval, répondit-il d'un ton ferme.

— C'est ce qu'on m'a toujours dit. Wright dit que c'est parce que tu es trop souvent tombé en dressant les poneys de polo. Mais les chutes ne m'ont jamais dégoûtée de monter à cheval. Tu veux venir voir les chevaux ?

— Je crois qu'il faut que j'aille retrouver ma mère.

— Monte d'abord voir ma chambre.

— Très bien.

Elle l'emmena dans la chambre qui avait été celle de son père. Une fois entrée elle s'efforça d'atténuer l'air d'orgueil répandu sur son visage.

— Avant, je couchais au second avec les enfants, dit-elle d'un ton détaché, mais au printemps dernier je me suis installée ici. C'est plus commode, si par hasard maman ou les oncles ont besoin de moi, et j'aime cette chambre parce que c'est celle de papa.

Maurice voulut se venger de ce qu'elle lui avait dit à propos de ses muscles.

— Je pense plutôt que tu l'aimes parce que cela te donne l'impression d'être quelqu'un d'important.

Il sourit.

Elle répondit du tac au tac :

— Je me sentirais quelqu'un d'important même si je couchais au sous-sol.

— Cela ne m'étonne pas. En tout cas, cette chambre n'a rien d'une chambre de fille.

— Et j'en suis bien contente.

— Tu aimerais donc être un garçon ?

— Non ! Je veux simplement que cela reste la chambre de papa.

Maurice ne la trouvait guère plaisante mais il sentit qu'il devait l'admirer.

— Elle est très jolie, dit-il.

— Ces photos sont celles de chevaux célèbres. Voilà ses pipes. (Elle passa son doigt sur le râtelier où elles étaient accrochées.) Il y en a dix-neuf. Il en a juste emporté une avec lui. Ses vêtements sont toujours dans le placard. Je n'en utilise que la moitié.

Elle ouvrit la porte pour lui montrer l'intérieur du placard où les vêtements enfantins d'Adeline étaient suspendus au milieu des costumes de tweed, de serge et de velours côtelé.

— Ses cravates, ses chemises, toutes ses affaires sont dans les tiroirs et l'attendent.

— Tu penses beaucoup à lui, n'est-ce pas ?

— Oh oui. Tu dois aussi penser beaucoup à ton père ?

— Oui, certainement.

— C'est affreux qu'ils restent partis si longtemps !

— Oui, admit-il, c'est bien pénible, surtout pour nos mères évidemment.

Adeline le regarda d'un air presque austère. Puis elle déclara :

— Maintenant nous ferions mieux d'aller retrouver les autres.

Tandis qu'il traversait le verger avec sa cousine, Maurice se disait qu'il ne se serait jamais douté qu'il puisse faire aussi chaud en septembre, ou peut-être avait-il oublié. Le soleil semblait avoir extrait de la terre la moindre parcelle d'humidité. Le sentier était dur comme du ciment sous les pieds de Maurice. Aucune brise ne faisait même frémir les brins d'herbe. Il se demandait comment le paysan qu'il voyait en train de labourer là-bas dans un champ pouvait supporter cette température. Il jeta un coup d'œil sur Adeline. Elle avait l'air d'avoir chaud mais sans excès.

— Cette chaleur est effroyable, murmura-t-il.

— Tu n'es pas du tout habillé comme il faut. Mais si c'est cela que tu appelles de la chaleur tu aurais dû venir ici la semaine dernière. Il a fallu un orage formidable pour rafraîchir l'atmosphère. Maintenant il fait bon. Voilà tante Pheasant et les garçons.

Philippe était revenu au verger. Des planches posées sur des tréteaux formaient une table sur laquelle étaient rangés des cageots que Pheasant et Nook remplissaient des pommes les plus rouges que Maurice avait jamais vues. Philippe les leur apportait en les prenant sur un énorme tas. Pheasant s'écria :

— C'est scandaleux de travailler le jour même de ton arrivée, Mooey, mais il faut que ces pommes partent par le train de deux heures. Nous sommes de vrais esclaves, n'est-ce pas, Adeline ? Prends les pommes plus doucement, Philippe ! Et voyons, Nook, ne mets pas les plus

belles sur le dessus ou nous nous ferons une mauvaise réputation.

— Je ne les mets pas par malhonnêteté, dit Nook, mais seulement parce que cela fait plus joli.

— Tout le monde sait que les plus belles pommes sont sur le dessus, dit tranquillement Adeline. J'ai regardé quelques cageots au marché et ils étaient tous pareils. Ensuite j'ai interrogé le marchand et il m'a dit que c'était toujours comme cela.

— Moi je mettrai les plus belles sur le dessus et des pourries en dessous, déclara Philippe.

— Tu es un petit misérable !

Et Pheasant le regarda d'un air mi-sévère, mi-amusé.

— Pas de pourries, dit Adeline, mais des pommes un peu moins rondes et un peu moins rouges. Elles auront tout aussi bon goût.

— Et comment seraient celles du dessous en Irlande, Mooey ? demanda Pheasant en caressant son fils du regard.

— Oh ! passablement pourries.

Il retira sa veste et se mit à l'ouvrage. Mais il était lent, manquait d'habitude. La chaleur lui semblait presque intolérable. Chaque fois qu'il se trouvait près de Pheasant, elle le touchait. Elle n'arrivait pas à croire qu'il lui était revenu. Elle dit :

— Cet après-midi vacances, personne ne lèvera le petit doigt. Nous nous contenterons de jouir de ta présence. Nous goûterons en pique-nique sur la pelouse et Mrs. Wragge nous préparera une glace !

— Hourra ! cria Philippe.

— Hourra ! cria Nook en plaçant une pomme mal venue au fond du cageot qu'il remplissait.

Maurice avait l'impression de rêver. La vie à demi oubliée de son enfance s'ouvrait pour l'accueillir, le reprenait. Ses murs se refermaient autour de lui. Il songea au mois de septembre dans le comté de Meath. Il évoqua l'image de Glengorman en septembre, les fraîches prairies silencieuses, la rivière qui semblait à peine couler et la façon dont s'y reflétait presque sans une cassure le héron au vol lent. Et la vie avec Dermot Court ! Il avait été l'enfant adoré du vieillard. Dès l'instant où il avait mis les pieds dans cette demeure il n'avait plus fait que ce qui lui plaisait, il ne pouvait mal agir. Il était le favori.

Et maintenant le voilà revenu chez lui – chez lui où il a eu naguère l'impression que quoi qu'il fasse son père ne serait jamais content. Il n'était plus qu'un enfant au milieu des autres. Il ne savait pas quoi dire à ses petits frères. Autour de lui se déployait une activité à laquelle on s'attendait à le voir participer. Sa mère avait changé, avait pris une attitude décidée et pratique. Elle demandait :

— Sais-tu conduire, Mooey ?

— Oui, bien sûr, répondit-il.

— Oh ! parfait ! Tu vas pouvoir conduire la camionnette à la gare. Cela prend tellement de temps à Wright et le met d'une humeur massacrante.

Un étrange sentiment de solitude s'empara de Maurice.

## Le retour de Finch

Un mois plus tard Finch Whiteoak suivait la route de campagne qui menait de la gare à Jalna. Il avait pris à la ville le petit train d'intérêt local sans écrire chez lui pour annoncer son arrivée. Il désirait marcher, après ce long voyage en chemin de fer à travers le continent, et il voulait être seul. Pourtant il n'était pas réellement seul car avec lui marchaient, couraient, musardaient ou flânaient les divers fantômes de sa jeunesse et de son adolescence qui avaient longé cette route.

On était en octobre et la campagne avait déjà souffert des atteintes du gel. L'été s'effaçait à contrecœur devant l'hiver imminent. Comme les étendards d'une armée vaincue les arbres déployaient leur pourpre, leur or et leur vert. Finch retira son chapeau pour sentir l'air vif passer sur sa tête. Trois jours et quatre nuits de chemin de fer... Il en sentait encore les vibrations.

Il se revoyait petit garçon assis à côté de sa grand-mère dans le phaéton qui avançait tranquillement par un jour d'été le long de cette route, derrière les croupes soyeuses des chevaux bais. Il revoyait le beau visage de la vieille dame, encadré par son voile de veuve qui retombait en plis volumineux sur ses épaules et son dos. Ce visage exprimait la décision comme chaque fois que sa grand-mère entreprenait une expédition si minime fût-elle. Assis à côté d'elle dans le phaéton avec le large dos de Hodge, le cocher, dressé devant lui, le bruit rythmé que faisaient sur la route lisse les sabots des chevaux, il s'était senti

plus en sécurité, mieux protégé contre le monde qu'à aucun autre moment. Mais voilà seize ans que Gran était morte, une longue période, et pas mal de choses étaient arrivées à Finch depuis cette époque. Il rejeta ses épaules en arrière comme pour se libérer d'un fardeau et respira profondément. Il voulait laisser la fraîcheur du matin pénétrer tout son être.

Il n'avait pas vu Jalna depuis un an. Pendant l'hiver et le printemps il avait donné une série de concerts dans de grandes villes. Maintenant il revenait d'un voyage sur la côte du Pacifique où il avait joué pour les troupes canadiennes et américaines. Il rentrait se reposer chez lui car il en avait grand besoin. Cela l'humiliait d'être si souvent fatigué, que de longues périodes de repos lui soient fréquemment nécessaires. Qu'y avait-il donc en lui qui n'allait pas, il se le demandait. Son plus jeune frère, Wakefield, avait été un enfant délicat au cœur fragile et sans appétit tandis que lui, Finch, était robuste et digérait n'importe quoi – il avait toujours faim. Pourtant Wakefield en grandissant s'était fortifié. C'était maintenant un aviateur qui en avait vu de dures, il avait été décoré pour sa bravoure et était actuellement instructeur dans une école d'aviation, dans l'Ouest. Dans sa vie privée aussi, il avait eu à subir de pénibles épreuves.

Finch Whiteoak était d'allure distinguée. Ses longues jambes foulaient la route de campagne avec une sorte de grâce anguleuse. Il avait des traits bien dessinés, une bouche expressive et le creux de ses joues accentuaient ces qualités. Il marchait tellement vite qu'un peu de couleur était montée à son visage quand il déboucha dans la grande allée. Il gravit en courant les marches du

perron et pénétra dans la maison. À cet instant, la femme de son frère Renny sortait de la bibliothèque et ils faillirent se heurter. Elle portait un vase rempli de petits chrysanthèmes bruns et jaunes. Elle avait un air anxieux et absorbé qui devint consterné lorsqu'elle manqua laisser tomber le vase, puis joyeux à la vue de Finch.

— Comment, Finch, s'écria-t-elle, vous ici ! Comme c'est gentil ! Pourquoi ne nous avez-vous pas écrit pour qu'on aille vous chercher ?

— J'avais envie de marcher.

Il l'embrassa sur la joue et la débarrassa du vase.

— Où faut-il que je le pose ? demanda-t-il.

— Là, sur la table. Venez vous asseoir. Je veux bavarder avec vous avant que vous n'alliez voir les oncles.

Ils entrèrent dans la bibliothèque ruisselante de soleil à cette heure-là.

— Où sont les chiens ? demanda Finch qui sentait un vide dans la pièce.

— Dehors.

Elle le dit d'un ton définitif comme si elle avait eu à lutter pour obtenir ce résultat.

— Ah !... Et comment vont les oncles ?

— Pas trop mal. Ils sont encore dans leurs chambres. Avez-vous faim, Finch ? Voulez-vous prendre quelque chose maintenant ou attendre le déjeuner ?

— Merci, j'attendrai le déjeuner.

— Voulez-vous du café ?

— Avec grand plaisir. Mais dites-moi d'abord ce que vous devenez ici.

Alayne eut un geste de désespoir.

— Vous l'imaginez facilement. Impossible de trouver du personnel. Il y a une énorme récolte

de pommes. Dieu seul sait comment on pourra les ramasser, les trier et les emballer. Rags et sa femme sont dans le verger en ce moment. Nous avons eu la batteuse hier. Nous sommes quasi morts.

Il exprima sa sympathie par quelques exclamations.

— Rien d'étonnant, s'écria-t-il.

Puis il ajouta plein d'admiration :

— Mais vous êtes toujours délicieuse à regarder, Alayne.

Elle sourit un peu.

— Merci. Voyez comme mes cheveux sont devenus blancs.

— C'est ravissant et très seyant.

— On ne peut guère s'étonner que j'aie blanchi.

— Non. Avez-vous eu des nouvelles de Renny ces derniers temps ?

— J'ai eu une lettre la semaine dernière. Il est toujours en Italie. Il va bien. Je crois qu'il aurait pu obtenir une permission s'il l'avait vraiment voulu. Mais il a l'air de se croire indispensable. Les autres officiers ne le sont pas.

— C'est qu'il est colonel maintenant.

— Oui. Songez qu'il est parti au début de 1940. Quand lui et Piers reviendront – s'ils reviennent jamais – ils ne seront plus les mêmes.

— Ils ne changeront pas, Alayne.

Elle haussa un peu les épaules.

— Peut-être. Mais ils nous trouveront bien changés. Ils ne reconnaîtront pas leurs propres enfants. Tenez, Finch, si vous voyiez Maurice. C'est un jeune homme. Il est charmant. Mais Piers ne le comprendra pas et ne s'entendra pas avec lui – encore moins qu'autrefois. Quant à Philippe, sa mère ne peut pas en venir à bout.

Maurice a dû positivement se battre avec lui plusieurs fois pour essayer de le faire obéir.

— Hum – Finch prit une expression sévère. – Je le plains quand Piers reviendra. Et vos enfants à vous, Alayne ?

Son visage resplendit de fierté.

— Oh ! ils se développent énormément. Adeline me stupéfie. Quand je pense à ce que j'étais à son âge ! Un vrai bébé. Elle ne recule devant aucune responsabilité. Je crois sincèrement qu'elle se figure être le « Maître de Jalna » en l'absence de Renny. Elle est aussi robuste qu'un poney.

— Et Archer ?

— Il est d'une intelligence remarquable et a une volonté de fer. Il a ses idées personnelles sur tout.

Finch refit à mi-voix « Hum ». Une jeune génération pleine de promesses grandissait à Jalna. Il ne s'enquit pas de Roma, la fille d'Eden, le frère qu'il avait perdu. Il savait que la présence de cette enfant dans la maison était pénible à Alayne.

Ils descendirent dans la cuisine en sous-sol et Alayne fit du café. La cuisine avec son sol carrelé, sa cheminée profonde, était chaude et accueillante. Ils s'assirent de chaque côté de la table pour boire leur café et Finch alluma une cigarette. C'est seulement à ce moment-là qu'Alayne dit :

— Aimerez-vous me parler de la... séparation entre Sarah et vous ?

— Ce n'est pas une séparation. C'est un divorce. Comme vous le savez elle est allée à Reno et a obtenu là-bas ce qu'ils appellent un divorce. Quant à moi j'ai intenté une action à Ottawa.

Dieu sait que ce ne sont pas les motifs qui me manquent !

— Elle s'est remariée, n'est-ce pas ?

— Oui. Avec un Russe.

— Et vous êtes libre de vous remarier ?

— Je ne crois pas que je m'y risque une seconde fois.

— Je trouve que vous avez bien raison.

Il eut un petit rire.

— Mais vous, Alayne, c'est ce que vous avez fait.

— Oui, répondit-elle tranquillement, mais j'aimais Renny avant de divorcer d'avec Eden. Vous, si je ne me trompe, vous n'êtes amoureux de personne.

— De personne. Et je n'ai pas l'intention de le devenir.

Après un moment de silence elle dit :

— Je crois que vous devriez monter voir les oncles. Cela leur fera tant de plaisir. La vie n'est pas très drôle pour eux en ce moment. Nous sommes tous tellement occupés.

Elle avait l'impression que Finch ne tenait pas à parler de lui. Elle voyait qu'il avait les nerfs fatigués.

Il embrassa la cuisine du regard :

— Comme on est tranquille ici ! dit-il. Dieu, en quel monde vivons-nous ! J'aimerais rester là dans cette cuisine jusqu'à ce que la guerre soit finie.

— Vous ne trouveriez pas la compagnie des Wragge très reposante. Ils sont vraiment effroyables mais je ne sais pas ce que nous serions devenus sans eux.

Une sonnette tinta violemment. Alayne leva la tête pour regarder le tableau sur le mur.

— C'est oncle Nick, dit-elle. Je me demande ce qu'il veut.

Elle poussa un soupir comme une pauvre ménagère harassée. « Était-ce là, se demandait Finch, l'Alayne qui autrefois n'aurait pas levé un doigt à moins d'en avoir envie ? » Maintenant elle déclarait :

— Ils ne sont pas aussi infirmes qu'ils se le figurent. Tout vient de ce qu'ils ont pris l'habitude d'être servis dans les moindres détails depuis leur naissance. Ils ont été gâtés.

— N'y allez pas, dit Finch. Je donnerai à oncle Nick ce dont il a besoin.

— Merci. Mais n'entrez pas trop brusquement.

— Je sifflerai en chemin.

Le timbre résonna de nouveau.

— Voilà bien leurs façons ! s'écria Alayne. Je me demande comment les Wragge supportent cela.

Finch monta en courant l'escalier. Nicolas était dans le couloir à la porte de sa chambre. Il tendit les deux bras à Finch, le serra contre lui et l'embrassa. Il dit :

— J'ai entendu ta voix en bas. Je ne pouvais pas attendre. Je voulais te voir. Dieu, que le temps a paru long ! Ernest ! Finch est là !

Ernest sortit de sa chambre.

— Entrez vite chez moi, dit-il. Nous allons bien bavarder. Tu as bonne mine, cher enfant, mais tu sembles un peu fatigué. Comme c'est bon de t'avoir ici ! Mooey est revenu, le savais-tu ? Il n'est plus le même, il a énormément gagné. Des manières parfaites. C'était déjà un gentil garçon mais maintenant il a de la classe. C'est un jeune homme. L'Irlande lui a fait du bien.

Les deux vieux messieurs installèrent Finch dans un fauteuil et, le visage rayonnant, le regardèrent.

— Avez-vous reçu les coupures de journaux que j'ai envoyées ? demanda Finch.

— Oui, oui, répondit Ernest. Elles étaient bonnes, très élogieuses. Nous sommes très fiers de toi. Fiers de tous nos neveux. Mais tu nous manques. La vie n'est plus la même ici. Alayne fait tout ce qu'elle peut, la pauvre, mais n'arrive pas à grand-chose.

— Alayne s'en tire très bien, déclara Nicolas. Ernest poursuivit :

— Mais elle n'a aucune autorité sur les Wragge, ils font ce qu'ils veulent. Elle ne peut pas faire obéir les enfants et si nous essayons de l'aider à ce propos elle n'aime pas cela. Cela la bouleverse.

— Hier, j'ai tiré les oreilles d'Archer, grommela Nicolas.

— Cela n'a pas plu à Alayne – pas du tout, dit Ernest.

— Ni à Archer ! ni à Archer ! Mais as-tu vu Adeline ? C'est une ravissante jeune fille, Finch.

— Non, je ne l'ai pas vue, j'arrive à l'instant. Nicolas le considéra avec un peu de malice.

— Alors, tu as divorcé ?

— Oui, oncle Nick.

— Tout comme moi, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu as eu bien raison. Quand les femmes se conduisent mal, on se débarrasse d'elles. Qu'est-ce que c'est que cet individu qu'elle a épousé ?

— Un Russe. Je ne sais pas prononcer son nom. Cela finit en *sky*.

Nicolas souffla dans sa moustache.

— Bien, bien – *sky*, dis-tu ? Je parie qu'il mangera sa fortune jusqu'au dernier sou.

— Quel malheur ! dit Ernest. On aurait pu faire tant de choses avec une jolie fortune comme celle de Sarah.

— Je ne voudrais pas en avoir un centime ! s'écria Finch avec véhémence.

— Pas même pour aider ta famille ? demanda Ernest d'un ton de reproche.

— Oh ! peut-être dans ce cas.

— Qu'est-ce que fait ce Russe ? s'enquit Nicolas.

— Rien à ma connaissance.

— Et que devient ton petit garçon ?

— Je dois l'avoir une partie du temps.

— Quel âge a-t-il ?

— Il aura quatre ans la veille de Noël.

— Oui, je me souviens.

Ernest fit observer :

— Cela paraît étrange de penser qu'un homme dont le nom finit en *sky* va élever un Whiteoak.

Finch rit.

— Il n'aura rien à voir en la matière. Sarah n'admet aucune intervention.

— Tu sembles bien indifférent au sort de ton fils, dit Ernest. Ce n'est pas normal dans la famille.

Les joues de Finch se colorèrent. Il dit :

— Rien n'a été normal dans mes rapports avec Sarah. Pas même mes liens avec son enfant.

— *Son* enfant !

— Notre enfant, si vous voulez.

— Sarah a toujours été une femme d'antrement bizarre, dit Nicolas de sa grosse voix. Quand elle est partie avec ce Russe tu aurais dû obtenir un jugement du tribunal qui te donne entièrement l'enfant.

— Sarah est une mère passionnée. Je ne suis pas un père passionné. C'est à peine si Dennis semble être mon enfant.

— Et pourtant tu as toujours tant aimé les enfants de la famille ! s'écria Ernest.

— Je sais.

— Douterais-tu par hasard que l'enfant soit de toi ? demanda Nicolas, scrutant le visage de Finch, ses grands yeux profondément enfoncés.

— Je suis certain qu'il est de moi.

Au bout d'un instant il ajouta :

— Si je n'en étais pas tellement sûr, j'aurais sans doute été plus heureux – vous comprenez ce que je veux dire ?

— Cette drôle de femme, dit Nicolas, concentrait sur toi jusqu'à la moindre parcelle d'elle-même. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Cela ne pouvait pas aller.

Il sortit sa pipe de sa poche et se mit à la bourrer.

— Comment trouves-tu Alayne ? demanda Ernest.

— Plutôt fatiguée.

— Elle se tracasse trop, déclara Ernest. Du matin au soir elle pense aux choses qu'on devrait faire ou qu'on n'aurait pas dû faire. Moi, voici comment je considère la situation. Nous sommes ici – autant dire bons à rien. Il y a la guerre. Nous devons accepter les événements tels qu'ils arrivent. Nos faits et gestes sont tellement insignifiants à côté des événements prodigieux qui se déroulent en Europe, ils ne valent pas qu'on s'en soucie.

— Alors pourquoi t'agites-tu quand les repas sont en retard ? demanda son frère.

— Parce que, si je ne prends pas mes repas à l'heure, je digère mal et je ne tiens pas à tomber malade et à ajouter encore cette charge à la maison.

Nicolas fit un clin d'œil à Finch.

— C'est un chic type ton oncle Ernest, dit-il. Il ne fait jamais d'histoires. Il ne donne aucune peine.

Ernest sourit avec bonne humeur. Tous deux s'installèrent pour causer longuement avec Finch. Cette atmosphère familière si particulière à Jalna enveloppa Finch. Ses concerts, son long voyage en chemin de fer semblaient lointains et irréels. Ici résidait pour lui la réalité. Cela pouvait paraître extraordinaire aux autres, tant pis, pour lui c'était la seule réalité. Un regard rétrospectif sur sa vie avec Sarah lui fit voir à quel point cette femme en avait détruit la fraîcheur et l'ardeur. Presque dès le commencement il avait senti en elle un déséquilibre. C'était une figurine de porcelaine qui avait réussi à susciter chez lui la passion et à ravager sa vie. Mais maintenant, il était délivré d'elle, pour toujours ! L'étreinte de ces bras... ces lèvres... cette fois il était libre et avait retrouvé sa vraie place ! Il n'était pas l'homme qu'il aurait pu devenir s'il n'avait jamais connu Sarah. D'un autre côté, il pouvait considérer l'angoissante montée du désir qu'elle faisait naître en lui comme une chose vaincue, reléguée dans le passé. Peut-être n'avait-il pas encore rencontré le grand amour de sa vie ? Si en apparence Finch jouissait de la compagnie des deux vieillards, au fond de lui-même il examinait son passé.

À la fin de la journée il alla seul errer par les champs et les bois. La beauté mélancolique de l'été de la Saint-Martin baignait la campagne.

Voilà bien des mois qu'il n'avait ressenti la fatigue que donne l'exercice au grand air. Il se dirigea vers les écuries avec l'idée qu'il y trouverait sans doute Adeline. Il était probable qu'elle viendrait rendre visite aux chevaux peu après son retour de classe. Il se souvenait du temps où lui-même allait en classe et comme il trouvait pénible de passer les beaux mois d'automne à faire des trajets en chemin de fer et à demeurer de longues heures enfermé dans des salles de cours.

Les portes des écuries étaient grandes ouvertes pour laisser entrer l'air doux et parfumé. On venait de changer la litière des chevaux et de leur donner à manger. L'odeur de la paille fraîche l'accueillit lorsqu'il entra, ainsi que les bruits de satisfaction que faisaient les bêtes en mangeant placidement leur repas du soir. Les occupants des stalles et des grands box le regardèrent avec une noble indifférence lorsqu'il passa, comme pour montrer qu'ils auraient pu le reconnaître s'ils avaient trouvé que cela en valait la peine. Ils savaient que Finch faisait partie de Jalna mais était un personnage sans importance.

Il en était tout autrement de la jeune fille qui se tenait près de Cora, la vieille jument, dans le grand box tout au bout du passage. Sa vue, le son de sa voix, faisait naître un frémissement de plaisir qui se propageait mystérieusement de stalle en stalle. Finch l'aperçut, appuyée contre l'encolure de la jument, sa chevelure rousse nimbée par les rayons obliques du soleil qui pénétrait par une lucarne, ce qui lui donnait l'air d'un jeune croisé, d'une jeune sainte.

Finch sourit des écarts de son imagination. Adeline était probablement une enfant très terre

à terre et sans doute fort gâtée. Elle avait la tête levée pour regarder Wright qui passait à côté d'elle et ils parlaient comme deux amis intimes. Wright l'avait assise sur son premier poney quand elle avait cinq ans. Depuis ce jour les chevaux avaient été le sujet passionnant de toutes leurs conversations. Finch entendit Adeline dire :

— Si nous ne pouvons pas présenter convenablement nos chevaux, à quoi bon les garder ?

Wright répondit d'un ton maussade.

— C'est exactement ce que pense la patronne. Elle trouve que ça ne rime à rien. Elle aimerait les voir tous vendus.

— Et qu'à son retour mon père trouve des écuries vides !

— Pour sûr. Sauf Cora, le rouan et les chevaux de ferme, elle voudrait les voir tous vendus.

— Jamais ! s'écria Adeline avec véhémence. Nous ne ferons jamais cela, Wright ! Vous me soutiendrez, n'est-ce pas ?

Wright dit avec la plus profonde conviction :

— Je me séparerais plutôt de ma femme et de mon enfant que de ces chevaux-là. Mais, Madame, elle, ne comprend pas ce que nous éprouvons, vous et moi, et le patron.

— Qu'elle ne s'en mêle pas ! Qu'elle s'occupe de ce qui la regarde !

Finch se dit alors qu'il ferait mieux d'apparaître, ce qu'il fit d'un air innocent comme s'il n'avait rien entendu. Il embrassa Adeline. On avait l'impression d'embrasser une fleur tant sa joue était fraîche. Quelle jeunesse et quel éclat émanaient d'elle ! Son nez ne semblait plus trop grand pour son visage enfantin, il était parfait. Et quelles narines – modelées pour exprimer l'orgueil, la cruauté s'il le fallait ! La bouche s'était

épanouie et un sourire heureux se dessinait sur les lèvres de l'enfant.

— J'étais à peu près sûr de te trouver ici, dit Finch.

— C'est Wright et moi qui faisons marcher les écuries, répondit fièrement Adeline.

— Et cela nous occupe, je vous assure, monsieur, déclara Wright avec un large sourire.

Puis il ajouta sérieusement :

— Je ne sais pas ce que je deviendrais sans Miss Adeline. Il n'y a rien dont elle ne s'occupe. Elle monte à tous les concours hippiques. Évidemment il n'y en a plus de vraiment importants depuis la guerre mais il y en a encore pas mal. Sapristi, il faudra que vous la voyiez à cheval, monsieur ! Je dis souvent à ma femme qu'une des raisons qui me font souhaiter que le patron sorte vivant de cette guerre, c'est pour qu'il puisse voir sa fille à cheval.

— J'espère qu'il en sortira, dit Finch.

Wright continua :

— Je ne peux pas dire que nous obtenions de la grande maison toute l'aide sur laquelle nous pourrions compter. Cela rend notre situation difficile. Il y a des réparations indispensables à faire aux écuries et nous ne pouvons pas obtenir la permission de les faire faire. Tout changera quand le patron reviendra.

— Je lui écris toutes les semaines, dit Adeline.

— Pour lui dire comme tu travailles bien en classe, j'imagine, dit Finch.

— J'exècre l'école.

— J'étais comme toi.

— Cela gâte tout. On ne peut pas faire avancer le travail qui vous intéresse vraiment.

— Je ne me suis guère préoccupé de l'école, dit Wright. On m'y a appris à lire et à écrire. Cela m'a suffi. Voyez par exemple Mr. Maurice, il aime apprendre dans les livres, mais il est nul en chevaux.

— Il est nul pour tout ce qui ressemble à du travail, déclara Adeline. Nous avons cru quand il est revenu que nous aurions un homme de plus pour nous aider. Mais c'est un sale paresseux. Dieu qu'il est paresseux, n'est-ce pas, Wright ?

Wright, une paille entre les dents, eut un rire méprisant.

— Dites qu'un de ses petits frères le vaut mille fois. Rien qu'à le regarder faire un travail manuel on voit qu'il ne s'y intéresse pas. Mais comme il a de la galette il sera bien libre de faire ce qui lui plaira.

Finch dit :

— Viens Adeline, je voudrais parler avec toi.

— Vous ne voulez pas voir d'abord les chevaux ?

— Je les verrai demain. C'est samedi, tu seras là.

Une fois dehors il lui dit :

— Écoute, je trouve que tu ne devrais pas parler comme cela des uns et des autres avec Wright. Il est trop familier.

Elle haussa ses beaux sourcils.

— Alors avec qui est-ce que j'en parlerais ?

— Tu n'aurais pas dû dire ce que tu as dit de ta mère – je t'ai entendue juste au moment où j'arrivais.

— Bah ! ce n'était rien.

— Ce n'était pas respectueux.

— Je suis toujours respectueuse avec elle.

— Mais tu devrais l'être en son absence aussi bien que devant elle.

— Je sais. Mais vous ne pouvez pas vous figurer les difficultés que nous avons Wright et moi avec ses interventions perpétuelles. Savez-vous qu'elle veut me mettre pensionnaire ? Elle sait que nous n'en avons pas les moyens mais elle veut me faire quitter Jalna. Pourtant le cheval que j'ai monté au concours de Yelland nous l'avons vendu mille huit cents dollars ! Qu'en dites-vous ?

Ses yeux étincelaient d'orgueil en regardant Finch. Sa silhouette mince se redressait de fierté.

— Magnifique ! s'écria-t-il.

— L'Américain qui l'a acheté a dit qu'il n'aurait pas fait d'offre s'il ne m'avait vue le monter.

— Splendide !

— Eh bien, c'était une grosse somme, ne trouvez-vous pas, oncle Finch ?

— Certainement. Est-ce que ton père le sait ?

— Je lui ai écrit tout de suite. Il doit avoir reçu ma lettre maintenant. Vous voyez combien ma présence est nécessaire ici et pourtant maman parle tout le temps de m'envoyer en pension.

La beauté paisible du soir doré d'octobre descendait sur le verger qu'ils traversaient. Il faisait déjà sombre sous les arbres mais on distinguait encore les gros tas de pommes et certaines branches pendaient très bas sous le poids des fruits.

— La récolte a l'air superbe, remarqua Finch.

Adeline fronça les sourcils et prit un air soucieux :

— Pourrons-nous la rentrer ? Impossible de trouver de main-d'œuvre.

— Je m'offre pour demain matin, déclara Finch.

— Dites-le à maman, cela lui fera plaisir.

Adeline prononça ces mots d'un ton tellement convaincu que Finch tourna la tête pour la regarder. Elle marchait à grands pas à côté de lui et malgré tout son courage il y avait quelque chose de pathétique dans la petite silhouette. Au-dessus d'elle s'étendait la voûte immense du ciel ; derrière s'élevait la masse des écuries avec leurs occupants qu'il fallait soigner, dresser, exposer aux concours ; là se déployaient les rangées de pommiers dont il faudrait récolter et vendre les fruits ; plus loin c'était la forme sombre de la maison drapée de vigne vierge avec tous ses problèmes. L'enfant, il en était sûr, était prête à charger ses épaules fragiles du poids de toutes ces responsabilités, sans jamais penser qu'elle-même pouvait être aussi une responsabilité ou un problème.

Oh ! que c'était bon de se retrouver chez soi ! Il tendit la main et prit celle d'Adeline dans la sienne. Ils continuèrent à avancer en balançant leurs bras.

— Demain matin, dit-il, tu auras un nouvel homme de peine. L'idée d'accomplir un travail manuel me semble merveilleuse.

— Parfait, répliqua-t-elle avec énergie. C'est demain samedi, je travaillerai avec vous.

Tandis qu'ils se rapprochaient de la maison, il regarda de l'autre côté du ravin où la nuit s'assombrissait.

— Comment vont les jeunes filles qui habitent la ferme aux renards ? demanda-t-il.

— Elles sont drôles. Elles restent entre elles. Elles mènent une vie très confinée.

— Tu veux dire isolée ?

— Oui, sans doute. Leur sœur est actrice et c'est elle qui les fait vivre. Elles sont bizarres mais je les aime bien. Les connaissez-vous ?

— Un peu. Je crois que j'irai les voir pendant mon après-midi de congé, si tu peux te passer de moi.

### 3

## Les sœurs

Le lendemain, les trois sœurs qui vivaient dans la maison nommée « la ferme aux renards » étaient réunies autour d'une table ronde et dînaient. La maison avait autrefois été habitée par des gens qui élevaient des renards argentés et, bien qu'il y eût des années de cela, le nom était resté. Les trois Griffith vivaient ici depuis la première année de la guerre. Leur demi-sœur les avait fait venir du Pays de Galles pour pouvoir plus facilement assurer leur subsistance. Elles étaient adultes cependant, mais aussi incapables que des enfants en ce qui concernait la vie matérielle. Avant de venir au Canada elles demeuraient dans une ferme perdue au cœur des montagnes galloises. Elles ne voyaient pour ainsi dire personne en dehors de leur famille. Puis leur père était mort et leur frère avait été tué dans un accident d'aviation. Cela les avait laissées complètement désorientées, comme des enfants effrayés, et elles avaient été heureuses d'obéir à leur sœur, une très jeune fille elle aussi, et de se rendre dans ce nouveau monde où elle les appelait. Cette sœur était actrice et jouait de

temps en temps dans des films, ce qui lui permettait de subvenir à leurs besoins. Mais son cœur appartenait au théâtre et c'est à la scène qu'elle espérait devenir célèbre.

Les trois jeunes filles assises autour de la table ne se ressemblaient guère physiquement mais elles offraient une ressemblance évidente pour l'observateur le plus indifférent, celle de gens qui ont mené des vies identiques depuis leur naissance. L'idée d'être séparées les unes des autres leur aurait paru terrible et pourtant le monde extérieur excitait leur curiosité. Le voyage du Pays de Galles jusqu'à la ferme aux renards avait été leur unique aventure.

La table avait beau être ronde, la place de la maîtresse de maison était marquée par la présence de la théière en face d'Althéa, l'aînée, une jeune fille d'environ vingt-cinq ans aux cheveux blond argent.

À première vue elle paraissait extraordinairement mince, puis on remarquait qu'elle avait une ossature particulièrement frêle. Elle portait une ravissante robe vert pâle qui contrastait avec la mise peu soignée et presque misérable de ses sœurs ; ces dernières dinaient toutes deux de bien meilleur appétit qu'elle.

Gemmel, la cadette, avait un visage pâle aux traits aigus, large à la hauteur des tempes, avec de grands yeux d'un bleu verdâtre et une foisonnante chevelure noire. L'expression qui dominait sur son visage était l'intérêt presque indécent qu'elle prenait aux affaires de son entourage. Le champ de son activité se trouvait très restreint par suite d'une chute faite toute petite et qui l'avait rendue incapable de marcher. Elle avait des mains souples et très vigoureuses ; avec leur

aide, mi-assise, mi-à genoux, elle se déplaçait dans la maison.

Garda, la plus jeune, était une solide fille de vingt ans aux joues roses et au regard enfantin, mais elle n'était pas toujours commode. Elle était de beaucoup la plus robuste des trois sœurs et trouvait tout naturel de faire les besognes fatigantes. À l'exception des moments où elle travaillait, elle était indolente, aimait son lit dont il fallait l'arracher le matin. De très bonne heure dans la matinée, Althéa se promenait à travers bois et champs, tranquille à l'idée que si tôt elle avait peu de chance de rencontrer ses voisins, car elle était paralysée par une invincible timidité.

Garda était en train de s'écrier :

— Ce n'est tout de même pas juste, Althéa, que tu sois la seule d'entre nous qui puisse mettre les affaires de Molly. Regarde la jolie robe que tu portes et il n'y a personne pour te voir !

— Si tu n'étais pas si gourmande, tu ne serais sans doute pas aussi grosse, répliqua Althéa.

— Je ne suis pas grosse ! C'est toi et Molly qui êtes tellement grandes et tellement minces.

Et elle beurra une nouvelle tartine.

— Je te donnerais avec plaisir cette robe si tu pouvais la mettre.

— Je le sais bien mais c'est sans espoir, aucune des affaires que Molly ne porte plus ne m'ira jamais. Autant manger et en rire.

Gemmel interrompit avec impatience :

— Assez parlé vêtements, parlons plutôt des Whiteoak. Dire que tu en as rencontré trois aujourd'hui, Garda ! Allons, recommence du début et raconte-nous tout encore une fois.

— Bonté divine ! bientôt je ne pourrai plus supporter d'entendre même prononcer leur nom !

— Tu es stupide. Voyons, qui as-tu rencontré en premier ?

Garda, avec un air résigné qui cachait mal le plaisir qu'elle prenait à faire ce récit, commença :

— Mrs. Piers Whiteoak. Je revenais du village, des paquets plein les bras, quand elle m'a rattrapée avec sa voiture. Elle arrivait de la gare où elle était allée s'occuper d'une énorme expédition de pommes. Elle avait son fils aîné avec elle. Il est revenu d'Irlande, cela vous le savez.

— Nous devrions le savoir, dit en riant Althéa. On nous a parlé de lui une douzaine de fois ce mois-ci.

— Oh ! comme j'aimerais le voir ! — Gemmel poussa un profond soupir. — Il doit être charmant. Quel âge nous as-tu dit qu'il avait ?

— Dix-sept ans, mais il paraît plus. Il a ce que j'appelle des manières raffinées.

— Et ils t'ont fait monter ?

— Oui. Oh ! sa mère est si contente qu'il soit revenu. Et elle a entendu dire qu'au printemps prochain il y aura un échange de prisonniers et que son mari reviendra peut-être. Ses yeux brillaient en me disant cela. J'ai demandé à Maurice où il faisait ses études et il m'a dit qu'il cherchait un précepteur pour le préparer à entrer à l'université. Il doit rester au Canada jusqu'à ce qu'il ait vingt et un an et à ce moment-là il retournera en Irlande.

— Il est très riche, dit Gemmel, il possède un château et un grand domaine.

— Ne m'interromps pas. Quand il repartira sa mère doit l'accompagner et faire un long séjour là-bas. Elle meurt d'envie de connaître sa propriété. On voit qu'elle l'adore.

— Quel dommage qu'il soit si jeune ! s'écria Gemmel. Tu aurais pu l'épouser, Garda.

— Je ne suis pas si vieille que cela.

— Dix-sept et vingt ans ! Voyons... Quand il repartira pour l'Irlande il aura vingt et un ans et toi vingt-quatre. Non, ce ne serait pas impossible. Surtout étant donné qu'il est vieux pour son âge et toi jeune pour le tien.

— Tu veux donc te débarrasser de moi !

— Non, mais ce serait amusant.

— Alors, continua Garda, elle m'a déposée à notre porte et, juste au moment où j'allais entrer, qui arrive ? Finch avec deux chiens sur les talons. Il est juste revenu hier.

— Et moi qui ne regardais pas par la fenêtre ! s'écria Gemmel.

— Cela ne fait rien, il va venir nous voir.

Althéa rougit :

— Je ne serai pas là.

— Tu es justement celle qu'il a envie de voir. Il a tout de suite demandé de tes nouvelles.

— Pas des miennes ?

Gemmel eut un regard désespéré.

— Si. Des tiennes aussi. Mais c'est Althéa qu'il aime le mieux, c'est évident. Alors nous avons un peu parlé et il m'a annoncé très simplement qu'il a divorcé.

— Seigneur ! s'écria Gemmel. Épouserais-tu un divorcé, Althéa ?

— Je n'épouserai personne.

— Mais tu admires Finch ?

— Oui.

— Il a un visage tellement intéressant, dit Garda. On dirait qu'il a ressenti toutes les émotions possibles.

— J'aimerais lui en faire éprouver une nouvelle, dit carrément Gemmel.

— C'est choquant de t'entendre, Gemmel, protesta Althéa, tu parles comme une effrontée.

Garda dit d'un ton conciliant :

— Elle ne voulait pas dire cela.

Gemmel haussa ses épaules souples et rit de son rire insouciant.

— Donnez-m'en seulement l'occasion, dit-elle.

Elle sortit une cigarette de sa poche où elle les mettait à même et l'alluma. Il y avait dans son attitude une certaine impudence qui suscita chez ses sœurs un regard où le reproche se teintait d'admiration.

— Je le plains, dit Althéa, car je crois n'avoir jamais vu un visage plus égoïste que celui de sa femme.

— Ce n'est plus sa femme maintenant.

— On n'oublie pas les expériences douloureuses, Garda.

— Mais cela vous fait d'autant plus apprécier la bonté.

— Qu'a-t-il dit d'autre ? demanda Gemmel.

— Il a dit qu'il était très fatigué et si heureux de se retrouver à Jalna. Il va mettre la main à la pâte. On remplit les silos demain. On a dressé des tables dans la vieille remise. Une vraie réjouissance, a-t-il dit. Je ne le vois pas du tout travaillant. Il est artiste jusqu'au bout des ongles.

— Maintenant raconte-nous la troisième rencontre, demanda Gemmel.

— Oh ! quelle insistance ! s'écria Althéa.

— Les potins t'amuse autant que moi.

— Je le sais bien mais j'en ai honte.

Garda poursuivit :

— La troisième rencontre a été celle de Mrs. Vaughan. Je l'aime beaucoup, elle est si simple et si aimable. Finch venait juste de me quitter quand elle est passée sur la route. Elle allait voir ses oncles et leur portait un pot de gelée de pomme. Elle semblait croire que cela adoucira le choc de la nouvelle qu'elle se préparait à leur annoncer. Je vous ai déjà dit de quoi il s'agissait.

— Oui, oui, mais recommence.

— Elle a tout simplement vendu Vaughanland, la propriété en entier, à un certain Mr. Clapperton — un veuf.

— Que c'est donc merveilleux ! s'écria Gemmel. Althéa eut un petit sourire ironique :

— Qu'elle ait vendu Vaughanland ou qu'elle l'ait vendu à un veuf ?

— Les deux. Un nouveau voisin à observer.

— Elle savait depuis quelque temps qu'elle serait forcée de vendre, continua Garda. Elle ne pouvait réellement pas diriger seule ce grand domaine. C'était courir au désastre. Mais finalement tout s'est décidé très vite. Les papiers sont signés, le premier acompte versé. Elle s'en va à la fin du mois.

— Où, je me le demande.

— Elle aurait aimé aller à Jalna jusqu'à la fin de la guerre mais elle m'a laissé entendre que sa belle-sœur, Mrs. Renny, n'est pas facile à vivre. Mrs. Piers avait essayé d'habiter là avec ses deux petits garçons tout à fait au début de la guerre mais elle a dû y renoncer et retourner chez elle. Aussi Mrs. Vaughan achète-t-elle une maison sur la route de l'église. Ce sera pour elle un triste changement, m'a-t-elle déclaré.

— Parle-nous du veuf, dit Gemmel.

— C'est un homme retiré des affaires qui a toujours désiré vivre à la campagne – jardiner, lire – tu vois le genre de personne. Très agréable, dit Mrs. Vaughan. Devrions-nous lui faire une visite, Althéa ?

— Grands dieux, non !

Elle se leva et commença à ramasser les assiettes. Gemmel la regardait avec admiration.

— Tu as absolument l'air d'une gravure de mode, dit-elle. Invraisemblablement grande et mince avec une figure invraisemblablement ravissante. Quel malheur que tu sois si... enfin que tu détestes les gens.

— Je ne déteste pas les gens. Je demande simplement qu'on me laisse tranquille.

Elle apporta la vaisselle dans la cuisine. Comme par bravade elle se mit à chanter.

— Comme cette chanson me rappelle le Pays de Galles ! s'écria Gemmel. Oh ! nous étions heureuses là-bas, n'est-ce pas – quand père et Christophe vivaient.

— Attention, dit Garda, tu vas me faire pleurer.

— Tu es jolie aussi. Tu peux faire ce que tu veux. Je suis la seule qui ait des raisons de pleurer.

Garda lui tapota amicalement le dos.

— Tu es la personne la plus heureuse que je connaisse, Gemmel. Je me demande souvent pourquoi. Et quant à la figure, de nous trois c'est toi qui as la plus intéressante. Tu pourrais faire ce que tu voudrais – sans ton infirmité.

Gemmel regardait droit devant elle en aspirant la fumée de sa cigarette.

— Je m'en tire très bien, dit-elle.

## Des nouvelles

Meg avait offert le pot de gelée à ses oncles et avait reçu des compliments pour sa couleur et sa transparence. Maintenant elle s'asseyait au coin du feu et s'apprêtait à divulguer la nouvelle. Mais avant elle remarqua :

— Comme cela fait un drôle d'effet de ne pas voir trois ou quatre chiens couchés devant le feu comme autrefois.

— Oui, admit Ernest, cela fait un drôle d'effet. Mais, depuis la mort du vieux Merlin, Alayne a réussi à les tenir à peu près à l'écart. Le bouledogue s'est attaché à Wright et passe le plus clair de son temps aux écuries. Le chien de berger a une prédilection pour la cuisine. C'est une bonne chose car la quantité de boue qu'il ramasse dans ses longs poils est inouïe. Il massacrait vraiment les tapis. Je trouve qu'Alayne a parfaitement raison d'essayer de les empêcher de venir.

— Ils me manquent, grommela Nicolas.

— À moi aussi, oncle Nick. Et ils manqueront également à Renny, j'en suis sûre, quand il reviendra, s'il revient un jour, le pauvre chéri. J'en doute quelquefois.

Nicolas s'agita dans son fauteuil.

— Il reviendra sûrement, marmotta-t-il.

Meg poussa un profond soupir et se lança dans ses révélations.

— Il trouvera aussi d'autres changements. D'abord il ne me retrouvera pas à Vaughanland.

Ses oncles la regardaient muets d'étonnement.

— Je l'ai vendu, dit-elle d'un ton dramatique, maison, bétail et dépendances, à un certain Mr. Clapperton.

Les deux hommes répétèrent d'une seule voix :

— Vendu !

— Oui, vendu. Maintenant ne dites pas que je l'ai fait sans vous consulter car depuis la mort de mon pauvre Maurice je parle de le vendre. Vous savez tous qu'il m'est impossible de diriger seule la propriété. Chaque mois c'est plus difficile. Chaque mois je perds davantage. Il y a trois jours l'agence m'a amené ce Mr. Clapperton. C'est un veuf, un homme retiré des affaires. Sa femme détestait la campagne mais lui l'adore. Il souhaite se fixer et vivre tranquillement à la campagne, faire de l'élevage. Vous voyez le genre de personnage. Ce qu'il désire c'est quelque chose qu'il n'a jamais eu. Il a des masses d'argent. Il paie comptant. Voyons, ne serait-ce pas stupide de ma part de continuer à vivre dans cette grande maison ? Patience se mariera un jour. Je resterai seule.

Sa voix tremblait d'émotion.

— Mais où iras-tu ? demanda Ernest.

— C'est providentiel – et elle sourit les yeux encore pleins de larmes –, la vieille maison des Pink est à vendre. Celle où habitait cette abominable Mrs. Stroud après l'autre guerre. On en demande un prix ridicule mais rien n'est bon marché actuellement. C'est un bon moment pour vendre.

— Quel prix te donne-t-on de Vaughanland ? demanda Nicolas.

Elle hésita. Cela lui déplaisait de le dire. Certes, la famille ne serait pas jalouse que Meg ait fait une bonne affaire, elle s'en réjouirait. Mais... cela

lui déplaisait de le dire. Cependant elle énonça tranquillement :

— Cinquante mille dollars.

— Peste ! s'écria Nicolas. Cela a pris de la valeur depuis l'époque héroïque où le premier Vaughan l'a acheté.

— Songez à tout ce qu'on a dépensé dans cette propriété ! À l'étendue du domaine !

— Je sais, je sais. Je tâcherai de m'en réjouir à cause de toi, Meggie. Pourtant, cela fera un drôle d'effet de voir un étranger à Vaughanland.

— Mais il est si gentil, oncle Nick. Tout ce qu'il veut c'est le calme, la tranquillité, des livres, un jardin et du bétail primé. Il est vraiment touchant à entendre.

— Quel âge a-t-il ? demanda Ernest.

— Entre cinquante et soixante ans. Il est très bien habillé, avec beaucoup de recherche, il est tout à fait élégant.

— Hum ! grommela Nicolas.

— Meggie, cela me fait de la peine que tu aies fait cela sans nous demander notre avis, dit Ernest.

— Oncle Ernest, je n'ai pas osé prendre le temps de vous demander votre avis. Mr. Clapperton avait une autre propriété en vue. Il hésitait entre les deux. Je risquais de rater l'affaire.

— Eh bien, j'espère que ce sera un voisin agréable.

— Très agréable sans aucun doute. Je dirai même que c'est le type du voisin agréable.

À ce moment Alayne pénétra dans la pièce. Elle savait que Meg était avec ses oncles et leur avait laissé le temps de bavarder avant d'entrer. On lui apprit donc la vente de Vaughanland et l'achat probable de la petite maison. Elle félicita

Meg. Elle trouvait que Meg avait eu raison et pour elle et pour Patience. Leur conversation fut empreinte de plus de cordialité que d'habitude.

— Ce sera pour vous un immense soulagement, dit Alayne. Je sais la charge que peuvent représenter ces grandes maisons.

Elle poussa un soupir et croisa nerveusement ses mains sur sa poitrine.

Sous les regards conjugués des trois Whiteoak elle se sentit une étrangère malgré les vingt années passées au milieu d'eux.

— Considérez-vous donc Jalna comme une charge ? demanda Ernest d'un ton froissé.

— Nous avons toutes les peines du monde à faire marcher la maison depuis la guerre, non ?

— Si, mais quand la guerre sera finie, nous aurons toute l'aide nécessaire. Renny et Piers seront là.

— S'ils reviennent jamais, les pauvres chéris, dit Meg.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille ! s'écria Alayne. Ce n'est que la pensée de leur retour qui me donne la force de maintenir le domaine en état.

— Ils reviendront, ils reviendront, dit Nicolas, et ce ne sera jamais trop tôt pour moi.

— Ni pour moi, déclara Meg. Et ce n'est pas pour l'aide qu'ils apporteront que je voudrais les voir revenir mais pour leur présence simplement. Depuis que j'ai perdu Maurice ils me manquent de plus en plus.

Ernest posa sa main sur celles de Meg.

— Pauvre petite. Cela a été dur pour toi. Maintenant, parle-nous encore un peu de ce Mr. Clapperton. J'espère tant que ce sera un voisin agréable.

La conversation roula sur Mr. Clapperton et les projets d'avenir de Meg. Elle venait juste de partir quand Rags entra l'air important.

— Excusez-moi, madame, déclara-t-il, mais je dois vous dire que la chaudière ne marche plus. Je ne peux rien en tirer. Faut-il que je téléphone pour qu'on vienne la réparer ?

— Oh ! Rags – Alayne prit un ton désespéré –, est-ce que Wright ne peut pas essayer de l'arranger ?

— Non, madame, Wright n'y peut rien de plus que moi. Il y a sans doute quelque chose de démolé.

— Ce chauffage central est une catastrophe, dit Nicolas. Je regrette quelquefois que vous l'ayez fait installer, Alayne.

— Vous devez tout de même reconnaître que la maison a une température beaucoup plus égale qu'avant, répliqua-t-elle. Vous avez assez souvent répété combien cela rendait toutes les pièces confortables.

— Je sais, je sais, admit Nicolas d'un ton maussade. – Il n'aimait pas qu'on lui rappelât, comme le faisait si souvent Alayne, ce qu'il avait dit en d'autres circonstances. – Mais il se détraque sans cesse. Vous souvenez-vous de ces trois jours l'hiver dernier, où il faisait zéro et où nous n'avions pas de chauffage ?

— Ça je m'en souviens, monsieur, dit Rags. Et Mr. Ernest a attrapé un très gros rhume.

— Ce que je reproche le plus à ce chauffage, observa Ernest, c'est qu'il donne une telle température dans le salon et la bibliothèque qu'on n'a plus besoin de faire de feu dans les cheminées et c'était tellement plus gai.

— Nous en faisons souvent le soir.

— Oui mais ce n'est pas la même chose que de trouver le matin en descendant un brasier pétillant dans la cheminée.

Rags dit avec la voix obséquieuse qu'Alayne détestait :

— Oui c'était vraiment plus gai, monsieur, et je n'ai jamais rien dit pour le bois et le charbon à monter, n'est-ce pas ?

— Absolument rien.

Alayne se leva brusquement.

— Il faut que j'aille voir les enfants, dit-elle. Ils vont venir à table sans se laver les mains si je ne les surveille pas.

— À propos des enfants, madame, dit Rags. J'ai là un mot du professeur de Mr. Archer. Je l'ai rencontrée sur la route et elle me l'a donné.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas remis plus tôt ? demanda Alayne.

— Mais, madame, c'est facile à deviner. Tout m'est sorti de la tête avec ce qui arrive à ce chauffage central.

Que cet homme parlait donc d'une façon insolente, se disait Alayne. Elle lui lança un regard glacial et prit la lettre. Elle lut :

« Chère Mrs. Whiteoak,

Cela m'est tellement désagréable de me plaindre du cher petit Archer, mais il est arrivé très en retard en classe tous les matins de cette semaine et hier il n'est apparu que l'après-midi. C'est très mauvais pour son travail qui, comme vous le savez, est inégal. Il est tellement intelligent à certains points de vue. Mais... »

— Un ennui ? interrompit Nicolas.

— Non... pas exactement.

— Vous avez l'air préoccupée, remarqua Ernest en la regardant avec insistance. C'est très mauvais de se tourmenter pour des détails insignifiants.

Rags écoutait. S'adressant à lui Alayne dit :

— Vous pouvez téléphoner pour qu'on vienne réparer.

Quand il eut quitté la pièce elle s'écria d'un ton presque tragique :

— Il s'agit d'Archer. Il a encore fait l'école buissonnière. Je ne sais vraiment pas ce que je vais faire de lui.

— L'internat, voilà ce qu'il faut aux garçons, grommela Nicolas. La vie spartiate qu'ils y mènent en fait des hommes.

Ernest dit :

— Vous n'êtes pas assez sévère avec Archer. Vous devriez lui donner une punition dont il se souviene.

Alayne aimait son fils d'un amour presque douloureux, douloureux parce qu'il s'en fallait de si peu qu'il fût tel qu'elle l'aurait voulu, il s'en fallait de si peu qu'il ait la noblesse de son père à qui il ressemblait physiquement. Elle dit :

— Miss Pink n'est pas le genre de professeur qui peut intéresser Archer. Elle est beaucoup trop démodée.

La porte s'ouvrit et un petit garçon de huit ans entra dans la pièce. Il regarda les grandes personnes d'un air profondément désabusé. Comme c'était son expression habituelle personne n'y prit garde. Il avait un grand front blanc, des traits bien dessinés, un visage un peu maigre mais des bras et des jambes solides. Ses yeux étaient extrêmement bleus, ses cheveux très blonds, secs et

raides. Il se tenait planté au milieu de la pièce comme s'il voulait provoquer les attaques.

— Alors, monsieur, dit Ernest. On se plaint de vous.

— Nous connaissons tes méfaits, ajouta Nicolas, alors inutile de dissimuler.

— Je n'aime pas aller en classe, dit Archer, cela me fatigue.

Sa mère le regarda d'un air anxieux.

— Archer, quand tu dis que cela te fatigue d'aller en classe, veux-tu dire que cela t'ennuie ou que tu es fatigué ?

Archer réfléchit et on aurait dit que le poids de l'univers reposait sur ses épaules. Puis il répondit :

— Miss Pink m'ennuie et les leçons me fatiguent.

Nicolas se tapa sur la cuisse.

— Bravo. Tu t'es bien expliqué.

— Ne lui fais pas de compliments, dit Ernest, ce n'est pas indiqué quand il vient d'être désobéissant.

— Un petit compliment n'a jamais fait de mal à personne.

— Mais il n'en mérite pas pour une réponse insolente.

— Je ne crois pas qu'Archer voulait être insolent, dit Alayne.

Ernest fixa Archer d'un regard pénétrant :

— Avais-tu l'intention d'être insolent ou spirituel ? demanda-t-il.

— Les deux, répondit vivement Archer.

— Tout cela ne nous mène à rien, dit Alayne. Il vaut mieux qu'Archer monte avec moi dans ma chambre.

Elle se leva et prit le petit garçon par la main.

— Une fessée, voilà ce qu'il lui faut.

Ernest crispait ses délicates mains blanches comme s'il tenait l'instrument de la correction.

— Peut-être Finch voudra-t-il la lui donner à votre place.

— Pourquoi Roma ne veille-t-elle pas à ce qu'il aille en classe ? demanda Nicolas. Où est Roma ?

Roma se trouvait juste derrière la porte, l'oreille collée à la serrure. Elle recula quand Alayne et Archer sortirent. Alayne demanda d'un ton soupçonneux :

— Que fais-tu ici, Roma ?

— J'attendais Archer.

Roma parlait d'une petite voix douce, elle avait une petite figure douce et l'air de s'efforcer de passer inaperçue. Elle marchait à peine lorsqu'on l'avait amenée à Jalna. Cette enfant, fruit de la liaison d'Eden avec Minny Ware, une jeune fille anglaise, avait été conçue à Rome. Telle était l'origine de son nom. Elle avait su presque immédiatement qu'Alayne ne l'aimait pas. Elle n'aimait pas Alayne. Roma n'était ni peureuse ni timide. Si elle prenait une attitude effacée c'était délibérément. À onze ans elle paraissait avoir bien plus de deux ans de différence avec Adeline. À en juger par ses membres elle deviendrait peut-être grande plus tard mais pour l'instant elle était petite pour son âge. Elle avait un charme étrange avec ses soyeux cheveux blonds, ses yeux étroits d'une couleur indéfinissable, ses pommettes hautes et sa bouche expressive aux lèvres pleines qu'elle tenait de son père.

— Es-tu sûre que tu n'écoutes pas à la porte, Roma ? demanda Alayne.

— Absolument sûre.

Roma sourit légèrement.

— Cette question n'avait pas la prétention d'être drôle, dit Alayne avec sévérité.

Le sourire s'effaça sur le visage de Roma.

— Je veux que vous veniez tous les deux ici avec moi.

Et Alayne emmena les enfants dans le petit salon.

Elle s'assit et ils restèrent debout en face d'elle, petits, candides et impénétrables. Roma se disait : « Elle a des quantités de lignes sur le front quand elle est ennuyée. Qu'est-ce que cela peut lui faire qu'Archer n'aille pas en classe ? Il ne veut pas obéir à Miss Pink. Il ne veut pas lui obéir à *elle*. Il n'y a qu'une personne qu'il craigne, c'est Adeline. Je me demande si je peux risquer un sourire. » Ses lèvres frémirent.

— Roma, dit Alayne, tu savais très bien que c'était mal de laisser Archer faire l'école buissonnière. Tu es l'aînée. Tu dois l'empêcher de faire des bêtises.

— Il ne m'écoute pas.

— Tu aurais dû me dire qu'il n'allait pas à l'école.

— Ça aurait été rapporter.

— Il faut rapporter quand Archer fait quelque chose d'aussi vilain que cela.

— J'ai faim, dit Archer, est-ce que je peux goûter ?

— Oui, mais ni gâteau ni confiture. Du pain et de la salade seulement.

— Je ne digère pas la salade.

— Alors tu peux prendre un œuf.

— Merci, maman.

Il parlait d'une voix douce, caressante. Il grimpa sur les genoux de sa mère et mit sa joue contre la sienne. Alayne dit :

— Monte te laver et te recoiffer, Roma. Je veux parler à Archer tout seul. J'ai beaucoup de chagrin et suis très mécontente de vous deux.

Adeline était en train de monter l'escalier quand Roma referma la porte du petit salon derrière elle.

— Hello, dit Adeline. Qui y a-t-il au petit salon ?

— Tante Alayne et Archer. Toute la semaine il est arrivé en retard en classe, vers dix ou onze heures. Et hier il n'y est allé que l'après-midi.

Adeline sifflota puis dit :

— Viens dans ma chambre.

Elle monta d'un trait l'escalier suivie de Roma.

Une fois entrée dans sa chambre Adeline ferma la porte à clef.

— Mon Dieu, s'écria Roma. Tu as le dos plein de boue, et la jambe aussi.

— Jester m'a jetée à terre. Il était de mauvaise humeur. Sapristi, cela me fait rudement mal. Je voudrais que tu me frictionnes. Je ne veux pas que maman le sache, elle ne me permettrait pas de le monter au concours.

— De toute façon elle ne te le permettra pas. Je l'ai entendue le dire.

Adeline retirait son chandail couvert de boue. Elle le laissa tomber sur le plancher.

— C'est ce que nous verrons, dit-elle.

— Est-ce que Wright ne pourrait pas le monter ?

— Jester est inscrit dans la catégorie des chevaux de selle pour dames, petite cruche.

— Et tante Pheasant ?

— Elle ne pourrait en venir à bout. Elle n'est pas montée à cheval tous ces temps-ci, elle n'a pas le temps.

Torse nu, Adeline prit une bouteille de révulsif dans l'armoire, la donna à Roma et lui tendit son beau dos bronzé.

— Frictionne-moi là, ordonna-t-elle en indiquant le creux des reins.

La friction lui arrachait des gémissements mais elle dit à plusieurs reprises : « Plus fort. »

On secoua la poignée de la porte.

— Laisse-moi entrer, demanda la voix d'Archer.

— Va-t'en.

— Non, je veux entrer.

— Nous sommes occupées.

Un coup de pied retentit dans la porte. Adeline alla l'ouvrir, attrapa Archer par ses cheveux blonds et secs et le tira dans la chambre en le soulevant à moitié. Puis elle referma la porte à clef. Archer ne cria pas mais quand elle lui rendit sa liberté il examina le dos de sa sœur avec intérêt.

— On ne voit rien, dit-il.

— Je voudrais que tu sois à ma place.

— J'aimerais mieux cela que mes amygdales.

Il faut qu'on me les retire, le docteur l'a dit.

— À la foire de Queenstown, j'ai vu un cheval qui avait été opéré des végétations.

— Est-ce que cela saignait beaucoup ?

— Je ne sais pas, je n'y étais pas. Mais cela lui a sauvé la vie.

— Cela me sauvera sans doute la vie qu'on me retire les miennes.

— Beaucoup d'argent et beaucoup d'histoires pour pas grand-chose, déclara Roma.

Archer voulait s'emparer de la bouteille de révulsif, Adeline la reprit à Roma.

— Cela suffit, dit-elle. Maintenant il faut que je m'occupe de ma jambe.

Elle retroussa la jambe de sa culotte et découvrit son genou profondément entaillé.

Roma recula mais Archer se pencha pour mieux voir et son grand front blanc lui donnait l'air réfléchi. Adeline sortit la bouteille d'iode. Il la supplia.

— *S'il te plaît*, Adeline, laisse-moi te la mettre. Je te ferai bien moins mal que si tu te la mets toute seule. Je t'en prie, permets-moi.

Il essaya de s'emparer du tampon qu'elle venait de préparer.

Elle hésita puis dit d'un ton décidé :

— Non, je le ferai moi-même.

Elle imbiba le tampon d'iode, regarda Roma et Archer d'un air pitoyable.

— Oh ! comme j'ai horreur de cela, dit-elle. Cela va me faire un mal de chien.

— Laisse Archer te la mettre, dit Roma.

— Non.

— Je vais mettre mes bras autour de toi, dit Archer.

Ce qu'il fit en s'appuyant plutôt lourdement sur elle. Adeline serra les dents. Elle pressa le tampon sur son genou. Le sang lui monta au visage. À plusieurs reprises elle désinfecta l'endroit à vif. Elle tendit le tampon à Roma puis s'assit et se balança de droite à gauche.

On frappa à la porte. La poignée remua. La voix d'Alayne se fit entendre :

— Pourquoi as-tu fermé la porte, Adeline ?

— Pour qu'Archer ne vienne pas m'ennuyer.

— Eh bien, laisse-moi entrer, ma chérie, j'ai à te parler.

Adeline montra du doigt le dessous du lit. Sans mot dire Archer s'y glissa. Adeline d'un coup de pied fit prendre le même chemin à son chandail maculé de boue. Elle rabaissa la jambe de sa culotte et ouvrit la porte. Alayne entra en

remarquant avec dégoût l'aspect désordonné que peuvent donner les enfants aux pièces qu'ils occupent. Elle dit :

— Tu te changes, Adeline. C'est très bien. Comme cela sent l'iode !

— Je me suis écorché le doigt, dit Roma.

Elle alla jusqu'au placard à pharmacie et avant d'y ranger la bouteille trempa son doigt dans l'iode. Elle le brandit devant Alayne qui dit :

— Parfait. C'est bien d'être prudente.

Puis elle se tourna vers Adeline.

— Savais-tu qu'Archer faisait l'école buissonnière ?

— Je savais qu'il était arrivé un peu en retard.

— Comment le savais-tu ?

— Il m'avait dit qu'il avait été un peu en retard.

— Un peu en retard ! s'écria Alayne. Hier il n'est allé en classe que l'après-midi.

— Je pense que ce sont ses végétations. Elles empoisonnent son organisme et cela le fatigue.

— Oui, sans doute, le pauvre petit. Mais comme je redoute cette opération.

— Cela se passera très bien, maman. Si vous vouliez je l'accompagnerais à la clinique.

Alayne rit un peu.

— Tu sais bien que ce que tu proposes est impossible, Adeline.

L'enfant rougit. Alayne remarqua la beauté de son dos et de ses épaules sur lesquelles retombaient ses cheveux bouclés roux foncé. Elle lui donna une petite caresse amicale puis sentit sa main.

— Du révulsif ? Pourquoi ?

— Je me sens un peu raide, Roma me frictionne le dos. Jester n'est pas facile à manier, voyez-vous, maman.

— Adeline, si tu savais à quel point cela me déplaît que tu montes ce cheval. Si ton père était là je ne crois pas qu'il te le permettrait. Je ne trouve pas que Jester soit un cheval qui convienne à une fille.

— Oh ! maman, vous n'y connaissez rien.

La voix d'Alayne devint coupante.

— Adeline je n'admets pas que tu me parles sur ce ton.

— Pardon. Mais vraiment, si vous l'aviez monté, vous le trouveriez parfait. Il galope comme un ange.

— En tout cas ce n'est pas toi qui le monteras au concours d'Ormington. Je ne peux pas supporter l'idée de te voir sur cet animal nerveux à ce grand concours. Il me fait peur.

— Qui alors, si ce n'est pas moi ?

— Wright peut le monter.

— C'est impossible. Jester m'aime. J'en obtiendrai un prix superbe, vous verrez.

— Adeline, ne sois pas ridicule. Il faut que tu m'écoutes. Nous pouvons prendre quelqu'un pour monter Jester. En tout cas nous n'en sommes pas à la vente d'un cheval près.

— Cela en fera trois que j'aurai vendus.

Alayne essayait de ne pas perdre patience.

— Je sais. Tu nous as rendu grand service. Mais maintenant il est temps pour toi de... de...  
— elle hésita.

Adeline fixait sur elle ses yeux bruns, profonds et lumineux, aux reflets changeants.

— De quoi ? demanda-t-elle.

— Eh bien, tu as treize ans. Tu n'es plus une petite fille. Les gens que tu rencontres à ces foires d'automne et à ces concours hippiques ne sont pas toujours le genre de personnes qu'il

convient que tu fréquentes. Ce n'est pas comme si j'étais avec toi.

— Accompagnez-moi, alors.

— Et il faudrait que je reste pendant des heures au milieu de chevaux, de palefreniers et de gens bizarres. Tu sais combien je déteste cela.

— Il y a des tas de gens qui ne sont pas bizarres.

— Évidemment. Mais c'est une atmosphère qui me déplaît énormément. C'est absolument impossible. Tu le sais très bien.

— Tante Pheasant et Maurice pourraient venir avec moi en auto.

Alayne commençait à perdre patience. Elle dit :

— Allons, finissons-en. Je te défends d'y aller.

La poitrine d'Adeline se souleva, elle étrangla un sanglot puis se domina et supplia :

— Rien que cette fois-là.

— Et au prochain concours ce sera exactement pareil.

— La saison est presque finie.

— Tu te mets en retard pour ton travail scolaire.

— Qui s'en soucie ? s'écria Adeline avec insolence.

— Maintenant, tu fais la sottise, dit froidement Alayne. Il y a moi. Il y a ton père à qui ce n'est pas du tout égal. Sous prétexte qu'il aime te voir à cheval, tu te figures que tes qualités de cavalière sont ce qui compte le plus pour lui, pourtant il tient beaucoup à ce que tu reçoives une bonne éducation. Je crois que j'ai eu tort de te laisser prendre sa chambre. Comme elle est pleine de photos et de coupes tu t'imagines que rien d'autre ne l'intéresse. Tu te trompes complètement. Il admire les femmes cultivées et je

peux te dire que c'est une des choses qui lui ont plu chez moi.

Roma continuait à souffler sur le doigt qu'elle avait trempé dans l'iode. Alayne agacée lui demanda :

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Cela me pique.

Roma montra son doigt.

— Je ne vois pas de coupure.

— C'est sous l'ongle.

— Je trouve que tu fais bien des embarras.

Roma ouvrit de grands yeux comme chaque fois qu'on la réprimandait.

Alayne avait dû se détourner d'Adeline. Quelque chose dans l'expression du visage de sa fille avait provoqué chez elle le désir de la faire souffrir, pas physiquement mais en l'atteignant dans son égocentrisme. La main sur la poignée de la porte, elle se retourna.

— Range ta chambre. Il faut que j'aille retrouver Archer, dit-elle, et elle sortit.

Archer commença par lancer le chandail d'Adeline de dessous le lit puis sortit en rampant, se redressa péniblement comme un vieux monsieur et marcha sur le chandail. Il alla jusqu'à la fenêtre et dit :

— Je vois une auto avec trois hommes qui va du côté de l'écurie.

D'un bond Adeline fut à côté de lui.

— C'est Mr. Crowdy et Mr. Chase, s'écria-t-elle très excitée. Ils ont ramené quelqu'un pour voir Rosina. Ils avaient dit qu'ils le feraient. Nous les avons attendus Wright et moi toute la semaine.

Elle attrapa son chandail par terre et le passa par-dessus sa tête. Elle remonta sa culotte de cheval et resserra sa ceinture.

— Je viens aussi, dit Roma.

— Non, reste ranger la chambre. Dis à maman que je travaille. Je t'achèterai une grosse tablette de chocolat demain. Il faut que je voie ces gens.

— Moi, je viens, déclara Archer.

Elle se tourna vers lui et d'un ton sans réplique :

— Non.

Puis d'un pas léger elle descendit en courant l'escalier et sortit de la maison. Les trois chiens attendaient derrière la porte. Quand elle l'ouvrit le petit terrier fila dans la maison et monta dans la chambre de Nicolas mais les deux autres suivirent Adeline jusqu'aux écuries, le chien de berger hirsute à la queue coupée avec des mouvements désordonnés, le bouledogue avec énergie et décision.

La lumière électrique éclairait brillamment l'écurie et pourtant dehors le ciel était encore embrasé au couchant. Les quatre hommes se trouvaient dans le box particulier de Rosina. C'était une jument de structure délicate qui pouvait devenir intraitable lorsque les choses n'allaient pas à son gré. Elle fit un mouvement dans la direction d'Adeline, quand celle-ci entra, comme pour lui dire qu'en ce moment elle n'était pas particulièrement contente.

— Voilà la jeune demoiselle, dit Wright, et les trois visiteurs se découvrirent.

L'un d'eux était pour Adeline un étranger, mais elle connaissait les autres depuis toujours. Chase, un avocat, qui s'intéressait trop peu à sa profession pour y réussir avait été amené tout naturellement à faire le métier de maquignon. Cela ne lui rapportait pas beaucoup mais il était célibataire et avait peu de besoins. Sans son ami Crowdy il se serait souvent trouvé dans l'embarras sur le

plan financier, mais Crowdy avait un flair spécial pour dénicher un bon cheval pour un prix minime, tandis que Chase apportait un élément de distinction qui aidait à mener à bien plus d'une transaction. Chase présenta cérémonieusement Adeline à l'acheteur un peu nerveux.

— En matière de chevaux cette jeune dame en sait aussi long que qui que ce soit, dit-il. C'est elle qui fait marcher l'affaire ici avec Wright pendant que son père, le colonel Whiteoak, est au front.

— Elle est de première classe à tout point de vue, déclara Crowdy.

Adeline serra gravement la main de l'inconnu.

— Soyez le bienvenu dans nos écuries, dit-elle comme elle avait entendu son père le faire.

— Ce monsieur, dit Wright, est venu voir Rosina. Il la trouve jolie mais la croit ombreuse. Il l'achète pour une dame de ses amies qui est une piètre écuyère.

— Elle est horriblement nerveuse, dit l'inconnu.

Adeline prit un air réfléchi :

— Alors c'est le cheval qu'il lui faut, dit-elle. Même si elle le voulait, votre amie ne pourrait pas tomber de Rosina, elle y serait comme dans un fauteuil.

— Et cette bête est ravissante, ajouta Chase.

— Et rudement bon marché, continua Crowdy. Mais vous m'aviez bien dit l'autre jour qu'on a déjà pris une option sur elle.

— Oh ! non, pas tout à fait une option, répondit Adeline. Mais cette personne doit revenir demain.

— Oh ! demain, dites-vous. Pourriez-vous me dire son nom ?

Adeline se tourna vers Wright.

— Comment s'appelle ce monsieur, Wright ?

— Miller, répondit Wright, il est brasseur.  
— Serait-ce R.-C. Miller ? demanda l'étranger.  
— Non, monsieur, celui-ci c'est J.-J. Miller.  
— John James, expliqua Adeline.  
— Un homme corpulent, dit Chase, qui louche de l'œil gauche.

Avec son index droit Crowdy frappa sur la paume épaisse de sa main gauche.

— Pour l'amour, de Dieu, monsieur, écoutez-moi et ne vous laissez pas enlever Rosina. Votre amie ne vous le pardonnerait jamais et vous perdriez une occasion unique dans une vie. Remarquez que personnellement je ne suis pas intéressé à cette vente. Je fais simplement ce que je peux pour aider le colonel Whiteoak qui est là-bas à se battre pour son pays pendant que nous sommes tranquillement chez nous.

— Il a raison, dit Wright, et moi qui vous le dis, j'ai monté cette jument dans cinq ou six concours.

— Votre amie ne tient peut-être pas à un vrai pur-sang.

En disant ces mots Adeline prit un air distant.

— Au contraire, c'est ce qu'elle désire. Elle ne le montera peut-être pas elle-même aux concours mais elle veut faire concourir l'animal et gagner des prix.

Adeline se tourna vers Wright :

— Croyez-vous qu'on y voie encore assez pour que je fasse sauter quelques obstacles à Rosina, juste pour montrer ce qu'elle vaut ?

— Le couchant est encore lumineux, mademoiselle.

Sans se départir de son air distant, Adeline accompagnée des quatre hommes gagna le paddock où quelques barrières peintes en blanc faisaient beaucoup d'effet. Elle enfourcha la jument

et lui fit d'abord faire un petit temps de galop pour montrer son style. La beauté de l'animal et la grâce de l'enfant s'accordaient à merveille. Leur élégance faisait songer à une hirondelle en plein essor. Puis les sabots résonnèrent sur l'herbe rase et Adeline et Rosina franchirent l'un après l'autre tous les obstacles sans sourciller.

Crowdy se tourna vers l'acheteur éventuel.

— Avez-vous jamais rien vu de pareil ? N'est-ce pas une merveille ?

Mais parlait-il de la jument ou de l'enfant, il ne le précisa pas.

Chase dit :

— Quel spectacle en notre époque dégénérée où l'auto a détrôné le cheval et où la seule idée d'un jeune homme est d'acheter une chic voiture ou s'il n'en a pas les moyens une moto. Mon Dieu !

Le nom du Créateur fut invoqué sur un ton de désespoir indescriptible.

Lorsque Adeline eut mis pied à terre, Wright, le bras passé dans la bride, demanda :

— Eh bien, monsieur, avez-vous pris une décision ?

— Je l'achète, répliqua l'homme, si vous me faites un rabais de cinquante dollars.

Sans hésiter Wright répondit :

— Vous n'y pensez pas, monsieur. Je suis ici pour vendre à un prix raisonnable les chevaux du colonel Whiteoak. Comment oserais-je le regarder en face à son retour si je les donnais ?

— Surtout, dit Crowdy, qu'en ce moment il se bat pour son pays pendant que nous restons tranquillement chez nous. Ce serait honteux de discuter le prix.

— S'il était ici, ajouta Chase, il dirait : « C'est à prendre ou à laisser et allez au diable ! »

Tandis qu'elle revenait en boitant à la maison, Adeline fredonnait joyeusement bien qu'assez faux un chant de triomphe. Le marché avait été conclu, la jument vendue. Elle avait joué son rôle dans l'affaire et l'avait bien joué. Mais que son genou lui faisait donc mal ! Elle le baignerait dans de l'eau très chaude avant de se coucher.

Une fois rentrée elle entendit que la famille était à table. Elle monta sans bruit se laver le visage et les mains. Puis elle donna un coup de brosse à ses cheveux sans essayer de les démêler. Elle retira chandail et culotte de cheval et passa une robe de cotonnade devenue un peu trop petite pour elle mais qui servait encore pour dîner à la maison. Il ne fallait pas qu'elle mette de socquettes, on verrait son affreux genou. Elle enfila une des paires de longs bas noirs qu'elle portait en classe et se dépêcha de redescendre dans la salle à manger. Elle allait s'asseoir lorsque Alayne l'arrêta.

— Un instant, dit-elle d'une voix coupante mais qui frémissait un peu. Dis-moi pourquoi tu es retournée à l'écurie quand je t'avais dit de t'habiller.

— Oui, ajouta Nicolas, nous voulons savoir ce que tu pouvais bien faire.

Ses yeux profondément enfoncés avaient une lueur malicieuse.

Oh ! songea Alayne, ce « nous » perpétuel ! Cela la ramenait sur le plan de l'autorité au niveau de celle de deux vieux grands-oncles.

Adeline répondit :

— J'avais laissé mes livres à l'écurie et il a fallu que je retourne les chercher.

— Et tu as mis trois quarts d'heure à les trouver. Tu te figures que je vais croire cette histoire ?

— Quand je suis arrivée à l'écurie il s'y passait quelque chose d'intéressant, alors je suis restée.

— Bon, dit Ernest, avoue la vérité. Tu seras moins sévèrement punie si tu es sincère.

Ses yeux d'un bleu de myosotis étaient fixés sur l'enfant pour l'encourager.

— Si j'avais osé ne pas cacher ce que je faisais à son âge, dit Finch, j'aurais reçu un coup sur l'oreille qui m'aurait jeté par terre.

— Oh ! vraiment, oncle Finch, s'écria Archer.

— Tu peux en être sûr, et une claque sur l'autre oreille pour me remettre debout.

Archer éclata de rire. Il se renversa sur sa chaise et rit sans pouvoir s'arrêter.

Alayne se leva, alla près de lui, le redressa et lui dit tout bas à l'oreille :

— Archer, as-tu envie de remonter immédiatement dans ta chambre ?

— Oh ! oh ! dit-il en se tortillant, vos cheveux me chatouillent l'oreille. Ah ! ah !

Roma, assise à côté de lui, lui pinça la cuisse. Il poussa un cri aigu puis se laissa aller à son fou rire. Il ferma les yeux de toutes ses forces et montra l'intérieur de sa bouche dans un rire dont il n'était plus maître.

— Archer, ordonnèrent d'une même voix les deux grands-oncles. Tiens-toi convenablement.

Il se redressa en hoquetant.

— Va t'asseoir, Adeline, dit Alayne d'un ton crispé.

Elle se sentait à bout de nerfs. Pendant tout le reste du repas elle s'entretint sans désespérer avec Finch d'un article de critique lu dans une revue musicale. Les enfants gardaient un silence

rompu de temps en temps par un hoquet ou un rire étouffé d'Archer. Rags apporta à Adeline une assiettée de potage bien chaud qu'il posa devant elle avec une grande sollicitude.

Lorsqu'elle fut remontée dans sa chambre, Adeline attrapa la pile de livres de classe qui se trouvait sur son lit et la lança bruyamment sur la table. La porte s'ouvrit et Archer entra.

— Je vais aller me coucher, déclara-t-il.

— Voilà une bonne nouvelle.

— Tu as menti à maman, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oui, répondit-elle brièvement.

Puis elle ajouta tout en triant ses livres :

— J'étais forcée. C'était pour son bien. C'était pour vendre Rosina, on avait besoin de mon aide. Ce n'est pas du tout la même chose que lorsque *toi* tu dis que tu vas en classe et que ce n'est pas vrai. Là il ne s'agit que de *ton* plaisir.

Archer prit un air digne.

— Mr. Fennel dit qu'on doit demander pardon dans ses prières quand on a menti. L'as-tu fait ?

— Non.

— Je parie que tu as peur.

— Peur de quoi ?

— Eh bien, Dieu dirait peut-être tout haut qu'il te pardonne. Tu n'aimerais pas cela, n'est-ce pas ?

— Mais si.

— Tu aimerais qu'on te parle tout haut du plafond !

— Maman ne croit pas à ce genre de Dieu.

— Et papa ?

— Je pense qu'il croit ce que croit Mr. Fennel.

— Je trouve que tu devrais demander à Dieu de te pardonner.

— Entendu, je le ferai. Maintenant va-t'en.

— Je voudrais que tu le fasses pendant que je suis là.

— On ne fait pas sa prière devant les autres.

— Si tu fais ta prière devant moi juste cette fois, je te promets de ne plus manquer la classe.

— Bon. Mais si tu ne tiens pas ta promesse tu le regretteras.

Avec mauvaise humeur elle jeta le livre qu'elle tenait et alla en boitant s'agenouiller au pied du lit. Elle ne pouvait pas s'appuyer sur son genou blessé et sa jambe dans son long bas noir était étendue toute raide. Elle croisa les mains, ferma les yeux et dit :

— Mon Dieu, je vous en prie, pardonnez-moi d'avoir menti à ma mère. Faites-lui comprendre, je vous en prie, que c'était pour son bien. Et, je vous en prie, arrangez les choses de façon que je ne sois pas obligée de recommencer. Ainsi soit-il.

Archer, le menton dans le creux de sa main, fixait sa sœur de son regard d'un bleu intense. Il sourit, ce qui ne lui arrivait guère que tous les trois jours.

On entendit la voix d'Alayne appeler dans la maison :

— Archer, Archer, où es-tu ?

Adeline le saisit par les épaules, ouvrit la porte et le poussa dans le couloir.

— J'ai mal à la gorge, l'entendit-elle geindre en rejoignant sa mère.

Adeline arrangea ses livres sur la table. Puis elle alla au râtelier où étaient accrochées les pipes de Renny. Elle en choisit une qu'elle savait être une de ses préférées, la retira du râtelier et revint à sa table. Elle s'assit, mit dans sa bouche le tuyau d'ambre et aspira pensivement quelques

bouffées imaginaires. Puis elle posa la pipe sur la table et se mit à travailler.

## 5

### Guerre ouverte

Adeline suivait les cours d'un grand collège de filles à la ville voisine et il était entendu que le fils du recteur, George Fennel, qui se rendait en voiture à son travail, l'emmenait tous les matins et la ramenait à la fin de l'après-midi. Comme l'affaire dans laquelle il se trouvait travaillait pour l'armée il avait une attribution supplémentaire d'essence. Il emmenait aussi à la ville les deux fils de Pheasant. Lorsqu'il faisait beau Adeline allait à pied à travers champs jusqu'à la route de l'église et c'est là que George Fennel la prenait. Par mauvais temps ou en hiver il venait la chercher chez elle.

Ce matin-là il n'y avait aucune raison pour qu'il passe à Jalna. Il faisait un temps idéal. Mais Adeline se sentait incapable de marcher jusque-là. Fraîche et nette dans son uniforme de classe et ses longs bas noirs, elle alla en boitillant retrouver Wright à l'écurie. Sur le pas de la porte ouverte il fumait nonchalamment une cigarette. Il était maintenant huit heures moins le quart et Wright était au travail depuis deux heures. Il fit une grimace malicieuse à Adeline tandis qu'elle s'approchait de lui.

— Bonjour, dit-il. Comme vous voilà belle pour aller à votre chic école où on va faire de vous une dame.

Adeline jeta un coup d'œil autour d'elle pour trouver un projectile à lui jeter à la tête. N'en voyant aucun elle lui lança dans les tibias ses livres de classe qu'elle portait au bout d'une courroie.

— Encaissez cela, dit-elle en employant une expression familière à Wright.

Celui-ci vit qu'elle n'était pas dans son assiette.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il.

— J'ai mal au genou. Voulez-vous me conduire jusqu'à l'endroit où je retrouve l'auto de George ?

— C'est le genou sur lequel vous êtes tombée hier ?

— Oui. Ce n'est pas grand-chose mais il est raide. Voulez-vous me conduire ?

— Mais certainement.

Il sortit l'auto. Elle y lança ses livres et grimpa péniblement sur le siège. Wright la considéra d'un air inquiet.

— Je ne vous vois guère montant Jester au concours hippique, dit-il.

— Ne vous tracassez pas, je le monterai.

— Et votre mère ?

— Elle n'en saura jamais rien.

— Si vous obtenez un prix elle le saura.

— J'en supporterai les conséquences.

Et, pendant qu'assis dans l'auto ils attendaient George Fennel, ils combinèrent tout.

Le lendemain Adeline se rendit en classe comme d'habitude mais après le déjeuner elle alla trouver la surveillante de sa classe et, sous prétexte qu'elle ne se sentait pas bien, demanda la permission de rentrer chez elle. La surveillante trouva en effet que l'enfant paraissait souffrante. Elle était rouge et avait l'air fatigué.

Mais Adeline ne se sentait pas de joie lorsqu'elle monta dans l'auto de Mr. Crowdy qui l'attendait tout près de l'école. Elle poussa une exclamation de satisfaction quand ils quittèrent les rues de la ville et filèrent sur une route de campagne.

— Comment va ce genou ? demanda Mr. Crowdy avec sollicitude.

— Comme ci, comme ça, répondit-elle évasivement. Cela pourrait aller mieux et cela pourrait être pis.

— Quand vous serez là-bas vous n'y penserez plus. Cela me fait toujours cet effet-là quand j'ai quelque chose qui ne va pas. Je vais vous raconter une petite histoire pour vous distraire. Il s'agit d'un homme qui n'était pas très riche mais il possédait un cheval pour la chasse qu'il aimait plus que tout au monde. Un jour, en entrant dans l'écurie, il vit que ce cheval avait attrapé un refroidissement très sérieux. Il frissonnait de la tête aux pieds. Il lui mit sa couverture sur le dos mais cela n'empêcha pas l'animal de continuer à frissonner. Alors il retourna à la maison où il trouva sa femme couchée avec un rhume. Il alla droit au lit, lui retira toutes ses couvertures et les emporta pour les entasser sur le cheval.

— Bonne idée, dit Adeline. Est-ce que le cheval a guéri ?

— Bien sûr.

— Et la femme ?

— Aussi. Quand il est revenu à la maison elle était debout et mettait le couvert du dîner.

Comme il n'y avait plus de grands concours hippiques, les petits attiraient beaucoup de monde. Lorsque Adeline et Mr. Crowdy arrivèrent, une foule dense se pressait déjà autour

de la piste. Wright les attendait avec une valise contenant le costume de cheval d'Adeline. Elle se changea au vestiaire. Elle retrouva pas mal de gens qui la connaissaient, aussi ne manquait-elle pas de compagnie mais elle ne se sentait pas d'humeur sociable. Sa seule préoccupation était d'attendre que vienne son tour en supportant sans sourciller les élancements aigus qui lui parcouraient le genou, puis de jouer son rôle d'écurière d'une façon qui leur fasse honneur à elle et à sa monture.

Personne n'aurait deviné en voyant la vaillante petite silhouette sauter les obstacles que chaque fois que le cheval touchait terre Adeline souffrait cruellement. Sur ses lèvres était figé un petit sourire dont elle ne se départit pas lorsque les juges lui décernèrent un premier et un second prix et que les photographes la prirent montée sur Jester. Les applaudissements de la foule lui firent oublier un instant sa souffrance. Elle avait maintenu le prestige des écuries de Jalna, Wright aussi avait contribué à ce succès. C'est l'air rayonnant qu'il l'aida à descendre de cheval.

— Je pense que vous vous sentez rudement mieux maintenant, n'est-ce pas ? dit-il.

— Non, Wright, pas du tout, répondit-elle d'une voix tremblante. Je veux rentrer à la maison.

Des larmes coulaient sur ses joues.

De retour à Jalna, lorsqu'on eut sorti les chevaux du van et qu'avec l'aide du garçon de ferme Wright les eut bien installés, il se tourna avec inquiétude vers la jeune fille. Elle était restée assise sur un tabouret bas en bois et les avait regardés faire.

— Venez dans le bureau, dit-il, et voyons ce genou.

Il l'emmena dans la petite pièce qui servait à Renny de bureau et la souleva pour l'asseoir sur la table où elle se sentit mieux les jambes pendantes.

— Cela me fait un peu moins mal maintenant, dit-elle d'une petite voix.

Mais elle poussa un cri aigu quand Wright lui retira sa botte. Lorsque le genou fut dégagé il recula horrifié.

— Sapristi ! s'écria-t-il. Cette jambe est dans un état affreux. Oh ! mademoiselle, vous n'auriez pas dû monter tantôt, vous auriez dû me dire que c'était aussi grave.

— Cela paraît plutôt moche n'est-ce pas ? admit-elle avec une certaine fierté.

— Moche, répéta-t-il d'un ton désespéré. C'est un genou dans un sacré état.

À ce moment il vit Rags qui passait devant la fenêtre chargé d'un panier de choux brocoli. Wright tapa au carreau, et fit signe à Rags qui, flairant quelque drame, entra précipitamment. Quand on lui eut montré le genou il gratta sa tête grise et jeta à Wright un regard éloquent.

— Est-ce que votre femme ne pourrait pas faire une sorte de cataplasme pour cela ? demanda Wright.

— Non. La seule chose à faire pour ce genou, c'est d'appeler le médecin.

Wright et Adeline se regardèrent épouvantés.

— C'est impossible, déclara-t-elle. Il ne faut pas que maman le sache.

— Allons, voyons, dit Rags, qu'est-ce que vous préférez, perdre votre jambe ou le dire à votre mère ?

Adeline rit.

— Perdre ma jambe.

Rags s'adressa à Wright :

— À votre place je n'oserais jamais prendre la responsabilité de cacher cela à madame.

— Je crois que vous avez raison.

— Puisque nous sommes obligés de le dire, je prendrai tous les torts, déclara Adeline. Allons, autant en finir.

Wright la regarda d'un air de reproche.

— Vous n'auriez pas dû m'entraîner dans une histoire pareille, mademoiselle, dit-il. Si seulement vous m'aviez montré ce genou. Nom d'un chien, qu'est-ce que je vais prendre ! Allons, montez sur mon dos, je vous porterai jusqu'à la maison.

Il se baissa devant Adeline qui s'installa à califourchon sur son dos en le tenant par le cou. C'est ainsi qu'ils regagnèrent Jalna ; Rags, la mine lugubre, portait la botte d'Adeline.

Alayne remontait avec Archer pour le surveiller pendant qu'il se préparerait pour le dîner. Le lendemain elle devait l'emmener à la clinique pour lui faire ôter les amygdales et elle redoutait cette opération. Les yeux fixés sur son petit garçon elle éprouvait jusqu'à la souffrance le désir de le protéger. Elle avait déjà monté la moitié de l'étage lorsque Rags apparut dans le hall. Il dit d'un ton confidentiel :

— S'il vous plaît, madame, est-ce que cela ne vous ennuerait pas de redescendre ? Wright a quelque chose qu'il tient à vous montrer.

— Qu'y a-t-il donc encore ? demanda Alayne agacée.

— Je crois que vous devriez descendre voir, madame. C'est Miss Adeline... elle s'est fait mal.

Alayne descendit d'un trait l'escalier immédiatement suivie d'Archer.

— Elle est là, au fond du hall, et Rags l'emmena à l'endroit où se trouvait Adeline.

Derrière elle, dans un coin sombre, Wright tâchait de passer inaperçu.

— Adeline, s'écria Alayne. Où t'es-tu fait mal ?

L'enfant en équilibre sur une seule jambe tendit son genou.

Alayne se pencha et poussa un cri de désespoir.

— C'est épouvantable ! s'écria-t-elle. Ce n'est pas une blessure fraîche. Quand t'es-tu fait cela ? Est-ce l'autre soir quand cela sentait l'iode dans ta chambre ? Mais... tu es en costume de cheval. Adeline tu as monté au concours hippique ?

Adeline baissa la tête :

— Oui, maman.

À ce moment Alayne vit Wright.

— C'est vous le responsable, s'écria-t-elle d'une voix vibrante de colère.

— Non, maman, ce n'est pas sa faute. Je vous assure que ce n'est pas sa faute.

Wright dit :

— Il n'y a qu'un quart d'heure que j'ai vu ce genou.

— Il ne s'agit pas de cela. Je vous avais dit formellement que Miss Adeline ne monterait plus à aucun concours cet automne.

— Je pensais que vous aviez changé d'idée.

— Quand je changerai d'idée vous pouvez être sûr que je vous préviendrai. Adeline, va dans ta chambre et couche-toi. Il faut que je téléphone au médecin. Je vous prie de m'attendre ici, Wright.

— Faut-il que je monte la jeune demoiselle, madame ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas besoin d'aide, dit Adeline et elle se mit à monter l'escalier en s'appuyant sur la rampe. Archer la suivit.

Crispée de colère, Alayne alla dans la bibliothèque téléphoner au médecin. Rags, avec ostentation, attrapa par la peau du cou le chien de berger et le poussa dans l'escalier du sous-sol.

Alayne revint après avoir téléphoné et posa la main sur le pilier sculpté du bas de l'escalier ; là elle s'adressa à Wright :

— J'en ai assez de vos interventions et de votre opposition à tous mes désirs. Je ne le supporterai pas plus longtemps. Vous partirez dans un mois à dater de ce soir.

Wright devint blême. Il s'était attendu à une sévère réprimande mais pas à cela. Il savait qu'il n'aurait aucune peine à retrouver une situation, une situation mieux payée, mais il était à Jalna depuis plus de vingt ans et il avait atteint une époque de la vie où l'on n'aime plus le changement. Il avait élevé une quantité de chevaux pour Renny Whiteoak. Il avait monté les chevaux de Renny à d'innombrables concours aux côtés de Renny. Il avait projeté de garder les écuries en parfait état pour son retour. Il éprouvait un véritable dévouement pour la fille de Renny. Il dit :

— C'est vraiment sévère, madame, étant donné la façon dont j'ai travaillé ici. Vous ne trouverez personne d'autre qui en fasse autant.

— Je n'ai aucune envie de discuter cette question avec vous, dit froidement Alayne. Considérez-vous comme renvoyé. Si ma fille est gravement malade ce sera entièrement votre faute.

Elle le quitta. Elle se sentait les jambes lourdes et tout son corps lui pesait tandis qu'elle montait l'escalier.

Wright, bouillonnant de colère, descendit au sous-sol. Rags empilait de la vaisselle sur un

plateau pour la monter dans la salle à manger. Sa femme, la figure cramoisie, sortait un plat de poisson du four. Tous deux tournèrent vers Wright des visages pleins de curiosité.

— Eh bien, dit celui-ci, je suis fichu dehors.

— Non ! s'écria Rags d'un ton incrédule.

— Qu'est-ce qu'elle va encore inventer la prochaine fois ? s'écria Mrs. Wragge.

— Ce sera *nous* qu'elle renverra, je parie, dit Rags. Elle croit qu'elle peut faire marcher toute la sacrée maison à elle seule.

— Si quelqu'un a jamais eu un complexe de supériorité, c'est bien elle, ajouta sa femme.

— Tenez, hier elle est descendue ici et a essayé de me dire...

Wright l'interrompt :

— Si elle croit qu'elle peut me renvoyer, elle se trompe. Je ne partirai pas.

— Vous ne partirez pas, répéta Rags. Comment ferez-vous ?

— C'est le patron qui m'a engagé et c'est lui qui me renverra, s'il en a envie, quand il reviendra. Elle, elle n'en a pas le droit. — Son visage tanné reprenait ses couleurs. — Voyons, cette propriété s'en irait à vau-l'eau si je m'en allais.

Il resta dans la cuisine à discourir sur ce sujet jusqu'au moment où un coup de sonnette à la porte d'entrée annonça l'arrivée du médecin.

Le docteur Drummond, un homme corpulent aux cheveux tout blancs, examina très sérieusement le genou d'Adeline. S'il n'y avait pas eu tant de monde à l'hôpital, déclara-t-il, il aurait conseillé qu'on l'y transporte. Alayne assura qu'elle était capable de faire tout ce qu'il faudrait. Elle téléphonerait à Pheasant de venir l'aider.

Il fallait renouveler toute la nuit des compresses chaudes sur le genou.

Quand Alayne et Adeline se trouvèrent seules, l'enfant désolée dit :

— Oh ! maman, c'est affreux que vous soyez obligée de rester debout toute la nuit à cause de moi quand vous devez conduire Archer à la clinique demain matin.

— Ne te tourmente pas pour moi. (Alayne dut faire un effort pour réussir à garder un ton calme.) Mais que cela te serve de leçon. À l'avenir, tâche de te souvenir que je sais quelquefois ce qui vaut le mieux pour toi.

— Je m'en souviendrai.

Avec un petit gémississement Adeline tourna la tête du côté du mur.

Il aurait été normal de la part d'Alayne de demander à Meg de venir l'aider, mais elles ne s'étaient jamais bien entendues. L'idée de demander à Meg de lui rendre service lui déplaisait, aussi téléphona-t-elle à Pheasant qui consentit avec empressement à l'aider à soigner l'enfant. Adeline s'agitait de plus en plus. Vers minuit elle avait le délire. Alayne fit revenir le médecin. La petite souffrait cruellement et il fallut une forte dose de calmant pour la soulager.

Ce fut une Alayne au visage défait qui partit le lendemain matin avec Archer. Le petit garçon en costume du dimanche était tout pénétré de son importance, mais son regard exprimait une certaine appréhension. Wright les attendait avec l'auto pour les descendre à la clinique. En ouvrant la portière de la voiture il évita de croiser le regard d'Alayne. La matinée était humide et l'air froid sentait l'automne. Si seulement, se disait Alayne, Renny avait été là





---

13887

*Composition*  
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer en Italie*  
*par GRAFICA VENETA*  
*le 30 juillet 2023.*

Dépôt légal juillet 2023  
EAN 9782290367469  
OTP L21EPLN003238-402942

ÉDITIONS J'AI LU  
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion